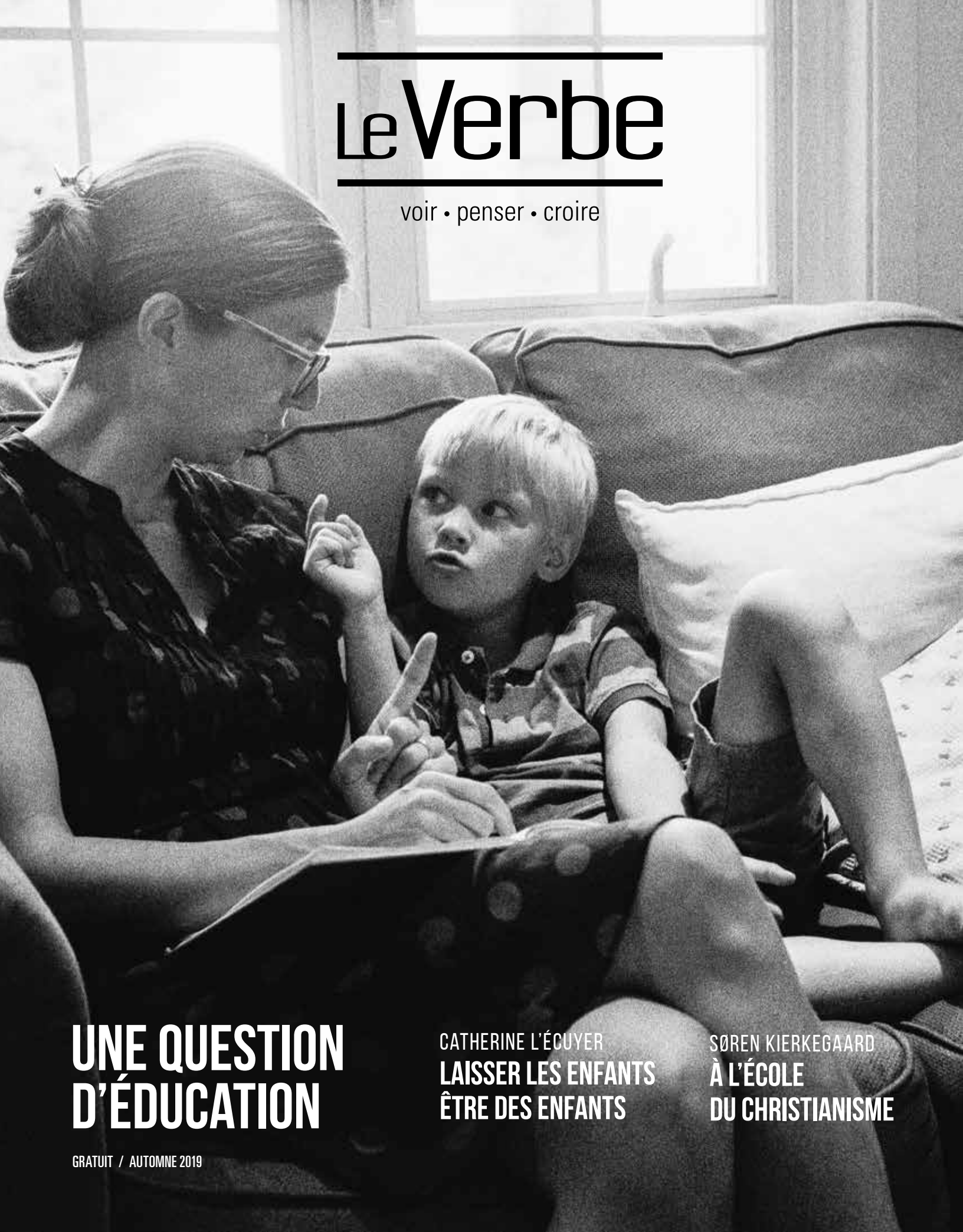




Le Verbe

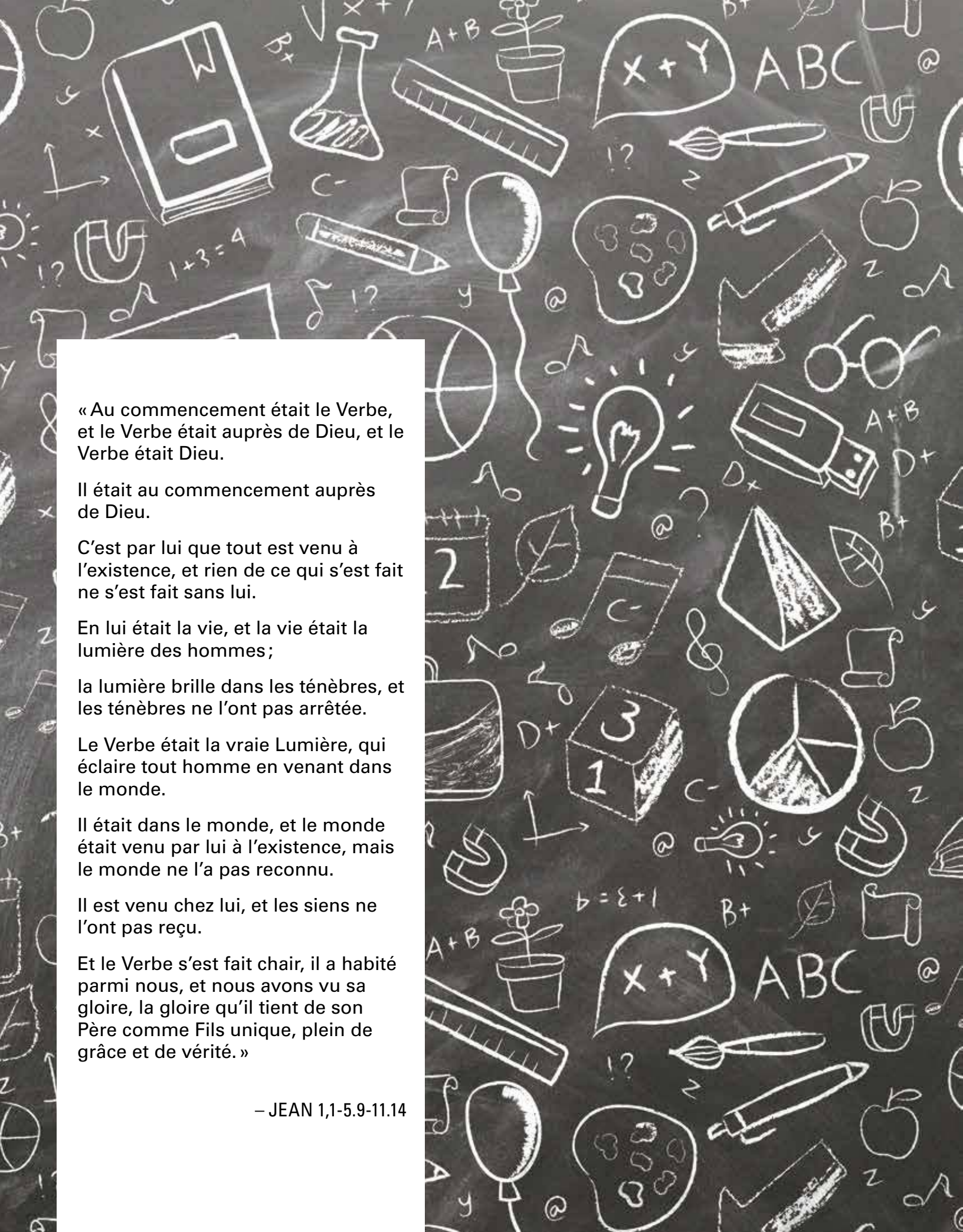
voir • penser • croire

**UNE QUESTION
D'ÉDUCATION**

CATHERINE L'ÉCUYER
**LAISSER LES ENFANTS
ÊTRE DES ENFANTS**

SØREN KIERKEGAARD
**À L'ÉCOLE
DU CHRISTIANISME**

GRATUIT / AUTOMNE 2019



« Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était auprès de Dieu, et le
Verbe était Dieu.

Il était au commencement auprès
de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à
l'existence, et rien de ce qui s'est fait
ne s'est fait sans lui.

En lui était la vie, et la vie était la
lumière des hommes ;

la lumière brille dans les ténèbres, et
les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

Le Verbe était la vraie Lumière, qui
éclaire tout homme en venant dans
le monde.

Il était dans le monde, et le monde
était venu par lui à l'existence, mais
le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne
l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité
parmi nous, et nous avons vu sa
gloire, la gloire qu'il tient de son
Père comme Fils unique, plein de
grâce et de vérité. »

– JEAN 1,1-5.9-11.14

LA CROISSANCE (ENCORE)

«*Le Verbe* témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.»

Hormis l'irrésistible jeu de mots (*Le Verbe* «conjugue», ha!), j'espère que vous appréciez la nouvelle formulation de notre mission. En tout cas, que vous l'aimiez ou non, on ne compte pas la changer de sitôt.

Maintenant que c'est dit, ou plutôt écrit, il reste la question malcommode du «comment». Quels sont les meilleurs moyens pour accomplir cette mission?

Vous connaissez déjà nos diverses plateformes: site Web, émission de radio, magazine de rue, revue, médias sociaux. Et vous êtes toujours plus nombreux à les consulter (254 822 en 2018!). C'est un signe des plus encourageants.

Or, nous pensons que vous pourriez être encore plus nombreux à être rejoints par les contenus que nous voulons proposer à notre génération. Voilà que la question des moyens s'affute pour devenir plus pointue, mieux ciblée.

Et pour cela, je dois avouer que j'ai l'immense privilège de travailler au sein d'une équipe qui n'a pas peur de remettre en question ses pratiques.

ENCORE DU SANG NEUF

Notre site Web a bien des croutes à manger.

Bien sûr, si l'on tient compte du contexte québécois, pour un site catholique, nous ne nous en sortons pas trop mal. Mais pour qu'il devienne un incontournable – tant pour le lecteur croyant que pour le curieux –, disons qu'il y a encore beaucoup de place à l'amélioration.

Pour remédier à la situation, nous avons recruté un bataillon de nouveaux blogueurs de feu qui commenceront à sévir sur la Toile dès cet automne.

Tout ça pendant que vous lisiez le numéro estival du *Verbe* sur le bord de votre piscine. De rien.

Ensuite, je suis obligé de reconnaître que mon collègue James a très bien bossé sur l'émission *On n'est pas du monde*. Au programme pour la saison 2019-2020: de nouveaux chroniqueurs et d'indécrottables anciens reviennent à la charge des ondes pour vos proposer un magazine radio encore plus dynamique. (Eh oui, on peut!) Ouvrez votre poste et syntonisez Radio Galilée ou Radio VM chaque semaine pour apprécier le boulot.

ENCORE PLUS AUX PÉRIPHÉRIES

Enfin, dernier bouleversement de la liste, mais non le moindre: *Le Verbe* accroîtra dès janvier 2020 la diffusion du magazine de 20 pages dans ses points de chute en augmentant le nombre de parutions ainsi que la quantité diffusée. Un graphique en pages 12 et 13 (merci, Judith!) explique clairement comment, avec les mêmes ressources humaines et financières, nous allons réussir à rejoindre encore plus de lecteurs.

Si nous ne croyions pas en l'Esprit Saint, nous dirions que c'est de la magie. (Pas de souci: nous croyons toujours en l'Esprit Saint.)

Ne soyez donc pas surpris lors du prochain envoi, en janvier, si vous ne recevez que le petit magazine. C'est normal. Tout va bien. Même chose en mars, mai, juillet, septembre et novembre.

Un dossier – sorte d'édition *premium* d'une centaine de pages, réservée aux abonnés – vous sera envoyé en avril et en octobre. Ainsi, la fréquence de nos envois passe de quatre à huit par année. (Voyez comme nous vous avons entendus réclamer plus de *Verbe* plus souvent!)

Vous êtes essouffés ou étourdis par ce coup de vent? Imaginez dans nos bureaux!

Malgré tout, soyez rassurés, l'essentiel reste immuable: notre zèle à témoigner de l'amour de Dieu en Jésus Christ pour le monde d'aujourd'hui. (Et grâce à vos dons, c'est toujours gratuit!) ■

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

- 3** Édito
La croissance (encore)
Antoine Malenfant
- 6** Courrier
- 6** Médias sociaux
- 8** Dans une paroisse près de chez vous
Véronique Demers
- 8** Donateurs
- 9** Monumental
Pascal Huot
- 10** Racines
Véronique Demers
- 11** Rejetons
Véronique Demers

dossier éducation

14 Loufoque de système

Antoine Malenfant

16 Témoignage Éduquer comme des maraichers

Charles et Sarah Tessier

22 Style libre Laisser les enfants être des enfants

Catherine L'Écuyer

26 Réflexion Chaque enfant est une œuvre d'art

Thomas Plouffe

30 Rencontre Un métier en voie de disparition

Valérie Laflamme-Caron

34 Entrevue Une spiritualité du moins que rien

Antoine Malenfant

38 Petite économie La boîte à lunch

Ariane Beauféray

40 Reportage Un passé pas si sombre... et un présent en demi-teinte

Yves Casgrain

44 Classe de maître Søren Kierkegaard L'éducateur existentiel

Maxime Valcourt-Blouin

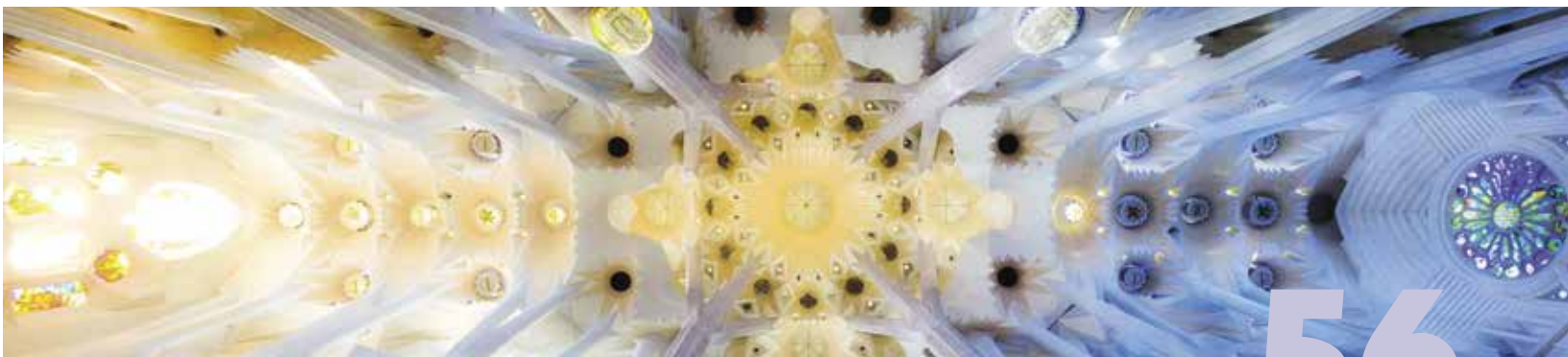
48 Bouquinerie

Ariane Beauféray

50 Boussole Cinq bonnes idées en éducation

Maxime Valcourt-Blouin





56

54 Prière
**Moins râleur,
plus de louange**
Jacques Gauthier

56 Essai
**La foi est-elle vraiment
une lumière?**
Louis Brunet

64 Bédéréportage
**Adopter un enfant
différent**
Gabriel Bisson

72 Voyage
Laurence à Florence
Laurence Godin-Tremblay

78 Bloc-note
Une raison d'espérer
Alex La Salle

80 Trouvailles

82 Prochaines livraisons



64



LES ANGLES AIGUS

Bonjour, madame Bourihane,

J'ai lu, il y a quelques semaines, votre article «Combien d'étoiles voyez-vous?», publié dans le numéro estival du *Verbe*. Je l'ai trouvé excellent. Quelle que puisse être la valeur objective de mon appréciation, il m'a semblé que je devais absolument vous le faire savoir. Il n'est pas rare que des chrétiens, désireux de présenter un fondement rationnel à leurs positions, escamotent des passages obligés ou arrondissent des «angles argumentatifs aigus», desservant parfois ainsi la cause qu'ils veulent défendre.

Malgré que des pages et des pages puissent être écrites sur le sujet que vous avez abordé (vous semblez d'ailleurs en avoir lu plusieurs), malgré que vous l'ayez fait en seulement quelques centaines de mots, il me semble que vous l'avez très bien fait, à moi qui aborde ce thème dans un de mes cours de philosophie.

Continuez votre beau et bon travail. Que le Seigneur vous bénisse!

Marcel Bérubé

LES MOTS DE LA FOI

Je renouvelle mon abonnement au *Verbe*. Je suis emballée et largement impressionnée à chaque revue. Que de travail et de planification! Merci de nous permettre, les lecteurs, de jouir de vos lumières personnelles. On a besoin de gens qui ont le cran et le courage de garder la vérité vivante. Les vraies choses, il faut les dire. On ne peut savoir ce qui n'est pas dit... Que vos mots de foi guérissent les maux de nos vies. Merci grandement.

Olive Tremeeer

UN LIEN ENTRE LES GÉNÉRATIONS

Je viens de recevoir mon premier numéro du *Verbe* et je l'adore! J'ai eu des discussions que je n'aurais pu imaginer avoir avec mes grands-parents et je vous en remercie. Je n'ai pas terminé de lire, mais jusqu'à maintenant, c'est plus qu'excellent.

Aly Allaire

SUR INSTAGRAM



SUR FACEBOOK



je m'abonne

gratuitement*



je soutiens

la mission



Témoigner de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

j'abonne

un ami, ma famille, ma communauté...



☐ Je veux la version papier*

☐ Je veux la version numérique (infolettre)

Nom: _____ Date de naissance: _____

Jour / Mois / Année

Société (s'il y a lieu): _____

Adresse: _____ App.: _____

Ville: _____ Prov.: _____ Code postal: _____

Tél.: _____ Courriel: _____

section obligatoire

Signature: _____ Date: _____

Jour / Mois / Année

Par ma signature, je désire recevoir (continuer de recevoir) *Le Verbe* et ses tirés à part.

Où avez-vous entendu parler de nous? _____

*L'abonnement papier est gratuit au Canada.

Ajouter 75 euros (110 \$) de frais de poste pour un abonnement à l'étranger SVP (utiliser la section « je soutiens » pour le paiement).

Don mensuel

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$

☐ Autre: _____

Don ponctuel

☐ 100 \$ ☐ 250 \$ ☐ 365 \$ ☐ 500 \$

☐ Autre: _____

J'opte pour le prélèvement mensuel par carte de crédit ou par chèque. Je joins à ce coupon s'il y a lieu un **spécimen de chèque**. Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mes dons mensuels. J'autorise Le Verbe médias à prélever le montant choisi sur ma carte de crédit mentionnée ci-dessous ou par l'entremise de mon institution bancaire.

Avec chaque don, vous recevez un abonnement au Verbe! Pour tout don de 100\$ et plus, un reçu officiel vous sera envoyé **automatiquement** en début d'année suivante.

☐ **Cochez si vous ne voulez pas être abonné au Verbe.**

Abonnement à l'étranger

☐ Je désire recevoir l'abonnement par la poste à l'étranger pour un montant de **75 euros (110 \$)**.

☐ Je désire garder l'anonymat.

Mode de paiement

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque ☐ Comptant

Signature: _____

N° de carte: _____ Exp.: _____

Nom: _____ Tél.: _____

Votre nom: _____ Tél.: _____

section obligatoire

Signature: _____ Date: _____

Jour / Mois / Année

J'abonne**:

Nom de l'abonné: _____ Date de naissance: _____

Société (s'il y a lieu): _____ Tél.: _____

Adresse: _____ App.: _____

Ville: _____ Province: _____

Code postal: _____ Courriel: _____

**La personne abonnée recevra la version papier. L'abonnement papier est gratuit au Canada.

Ajouter 75 euros (110 \$) de frais de poste pour un abonnement à l'étranger SVP (utiliser la section « je soutiens » pour le paiement).

1073, boul. René-Lévesque Ouest, Québec (QC) G1S 4R5 | Tél.: 418 908-3438 - www.le-verbe.com

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif: 13687 8220 RR 0001

Dans une paroisse
près de chez vous



POUR LES JEUNES DE NOTRE-DAME-DE-FOY

C'est pendant un bref séjour à Ottawa (2014-2016), où il a travaillé en informatique, que Fredy Andres Sarabias a été grandement touché par le Seigneur. Le jeune de 27 ans est ensuite revenu comme missionnaire à Québec, son premier amour.

«Les implications bénévoles que j'ai eues à Ottawa m'ont beaucoup nourri et ont développé mon cœur pour la mission. Depuis mon retour en 2016, j'ai commencé à travailler pour la paroisse Notre-Dame-de-Foy», raconte l'intervenant en pastorale d'origine colombienne déménagé à Québec en 2007.

Ainsi, divers groupes fourmillent les vendredis et samedis à la paroisse Notre-Dame-de-Foy: les ados (12-15 ans), la communauté Frassati (18-30 ans) et le groupe de jeunes Latinos. Discussion, prière et jeux figurent au menu de ces groupes. «On discute de beaucoup de thèmes controversés, et on essaie de défaire les préjugés envers l'Église», commente celui qui étudie en théologie à l'Université Laval.

Selon Fredy Andres Sarabias, pour maintenir une communauté vivante, il faut être disponible, assurer un équilibre entre la vocation et le travail et assurer une Église vivante en dehors du bâtiment.

«Je suis disponible pour les jeunes. Je n'ai pas peur de leur partager mon vécu pour les encourager. On est dans une pastorale de services, mais au-delà de la formation (des sacrements), il est important d'organiser des activités pour renforcer la fraternité dans la paroisse. Le travail pastoral est une vocation», conclut-il. ■

Pour aller plus loin:
jeuneslatinostefoy.wordpress.com
www.paroissendf.com

Véronique Demers
veronique.demers@le-verbe.com

Donateurs

Au nom de tous ceux qui reçoivent la revue et le magazine, nous remercions les 309 partenaires donateurs qui ont contribué à la mission du *Verbe* depuis juillet 2019. Parmi ceux-là, quelques-uns ont accepté qu'on les remercie publiquement.

ORGANISMES

Les Sœurs de la Présentation de Marie du Québec

L'Archidiocèse de Québec

Les Sœurs de la Charité de Sainte-Marie

L'Abbaye Saint-Benoît-du-Lac

Les Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier

Le Séminaire de Québec

La Fédération des Monastères des Augustines de la Miséricorde

Les Sœurs Notre-Dame d'Auvergne

L'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil

Les Sœurs Maristes

ABONNÉS

Suzie Arsenault | Lucien Bégin

José-Nicolas Binette | Anita Chamberland

Daniel Deburghgraeve | Guylène Lévesque

CINQ BONNES RAISONS DE DONNER

1 Pour soutenir une œuvre qui rejoint un large auditoire en dehors des réseaux chrétiens et qui apporte des réponses concrètes au vide spirituel ambiant, et ce, sans moralisme.

Pour s'engager avec un média gratuit, indépendant, mais fidèle à l'enseignement de l'Église et qui a la possibilité d'influencer l'opinion publique.

2

3 Pour s'associer à une mission évangélisatrice unique à grande valeur sociale par sa proposition intelligente de la foi.

Pour contribuer à la mission de nourrir spirituellement les chrétiens et pour assurer la pérennité de la mission fondée il y a 44 ans.

4

5 Pour encourager une équipe jeune, créative et mue par le zèle d'annoncer la Bonne Nouvelle.



L'ÉGLISE SAINT-LOUIS DE L'ISLE-AUX-COUDRES

Joyau de Charlevoix, l'Isle-aux-Coudres a beaucoup à offrir. Un arrêt s'impose naturellement à l'église Saint-Louis, qui s'élève en ce milieu insulaire depuis 1885.

L'une des belles églises au Québec est l'œuvre de David Ouellet (1844-1915) et elle est située au même endroit que les deux chapelles précédentes. L'architecte de grande réputation décide de faire de ce lieu de culte une réplique, en plus modeste, de ce qui était alors l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré qu'il avait réalisée plus tôt. Celle-ci fut cependant la proie des flammes en 1922.

Sur la façade de cet édifice de style néoclassique, sur le pignon entre les deux clochers, on retrouve la statue du roi de France canonisé en 1297, saint Louis (Louis IX, 1214-1270). L'œuvre en bois recouvert de feuilles de cuivre est réalisée en 1886 par l'admirable sculpteur d'art sacré Louis Jobin (1845-1928).

L'intérieur fastueux présente une voûte céleste au teint bleuté ornée de petites feuilles d'or. Autour d'elle

apparaissent les fresques peintes directement sur le bois entre 1885 et 1890 par l'artiste Paul-Gaston Masselotte (v. 1848-1895), qui relatent la vie de saint Louis, patron de la paroisse. Sur les murs, une abondante collection d'œuvres d'art d'artistes de renom est exposée, notamment les Baillairgé, les Levasseur, et également Antoine Plamondon (1804-1895) et l'insulaire d'adoption Jean-Paul Lemieux (1904-1990).

Une peinture représentant saint Louis réalisée par l'abbé Jean-Antoine Aide-Créquy (1749-1780) en 1777 révèle un peintre très habile, lui qui a exercé autrefois son ministère dans la paroisse. De plus, plusieurs autres œuvres de Louis Jobin s'y retrouvent.

L'église expose avec fierté l'abondante richesse de son trésor patrimonial maritime et religieux. À découvrir! ■

Texte et photo : Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

LES CARMÉLITES DE MONTRÉAL

Des contemplatives sur les traces d'Élie

Nommée le 23 mai comme prieure des Carmélites de Montréal, sœur Nicole vient de succéder à sœur Marie-Denise. «Je suis une jeune prieure, mais j'ai une longue expérience de vie carmélitaine, puisque je suis entrée au Carmel en 1971», souligne-t-elle.

Sœur Nicole fait partie de la douzaine de carmélites vivant dans le couvent dédié à la contemplation et à la prière, situé au nord du Plateau Mont-Royal, à Montréal. D'autres cloîtres de carmélites existent, notamment à Trois-Rivières, à Tewkesbury, à Dolbeau, et aussi partout dans le monde (Amérique latine, Europe, Asie, Japon, etc.).

Bien que les premières carmélites soient arrivées au Canada en 1875 – sous l'impulsion de sœur Thérèse de Jésus (Hermine Frémont) –, leur existence date de plusieurs siècles auparavant. «Six carmélites dirigées par mère Séraphine, soit cinq de Reims et une de Dijon, sont venues au Canada pour fonder le Carmel. [...] Mais l'existence des carmes date du 12^e siècle, en Terre sainte, sur le mont Carmel. On marche selon l'esprit du prophète Élie, qui a rencontré Dieu dans la brise légère et ténue. Il y a quelque chose de très doux lorsque notre âme rencontre Dieu», explique sœur Nicole.

«UN POU MON QUI CHANGE L'AIR DU MONDE»

Chaque jour de la semaine à 7 h 45, et le dimanche à 9 h 45, un prêtre est invité au monastère pour célébrer l'eucharistie. Des fidèles et des gens de passage y assistent, pour se reposer en Dieu dans l'intimité de leur cœur.

«Notre-Dame du Carmel est un grand modèle pour nous; elle a été à l'écoute de l'Esprit Saint. Le Carmel est comme un poumon qui change l'air pollué du monde. Il y a même des incroyants qui sentent la vie spirituelle émanant du monastère», illustre la prieure, âgée de 70 ans.



UNE VIE QUOTIDIENNE STRUCTURÉE

En 2004, les carmélites de Montréal ont envisagé de vendre le cloître à un promoteur voulant le transformer en condos. Mais la vente a été annulée après de vives réactions de citoyens, qui s'insurgeaient de voir disparaître un joyau du patrimoine religieux. En 2006, le bâtiment (construit en 1875) a été classé monument historique par le gouvernement du Québec. Des travaux majeurs ont été effectués pour le remettre aux normes.

Outre la prière et la contemplation qui les occupe, les carmélites accomplissent diverses tâches au quotidien: couture, cuisine, ménage, jardinage et soins auprès des consœurs plus âgées. Des bénévoles et des employés occasionnels leur prêtent aussi mainforte.

Les sœurs comptent sur la Providence des dons pour obtenir des fonds leur permettant de couvrir leurs dépenses de base. La fabrication d'hosties – leur principale activité économique – leur fournit aussi un revenu. Elles pourraient offrir un service d'hôtellerie comme activité économique secondaire, mais ce n'est pas le cas; les personnes venant séjourner au monastère sont essentiellement en cheminement pour devenir carmélites elles aussi. ■

FRATERNITÉ MONASTIQUE DE JÉRUSALEM

Une oasis de prière en milieu urbain

Née en 1975 à l'église Saint-Gervais de Paris, la Fraternité monastique de Jérusalem voit le jour alors que l'Église traverse une crise. Cette communauté contemplative au cœur de la ville revendique le statut d'oasis de prière, de silence et de paix au milieu du désert urbain.

Le fondateur des Fraternités monastiques de Jérusalem (il y a des frères et des sœurs), Pierre-Marie Delfieux, a partagé sa vision avec le cardinal Marty, l'archevêque de Paris de l'époque : «Créer un espace de prière et de silence, d'accueil et de partage, en se plongeant dans la ville sans s'y engloutir, et ainsi révéler la présence d'une source vive au cœur du quotidien [...]»

Le *Livre de Vie de Jérusalem*, écrit en 1978, constitue le tracé spirituel des communautés d'aujourd'hui. L'ouvrage a été écrit par le frère Pierre-Marie Delfieux. «Notre fondateur a commencé la règle de vie avec des thèmes charnières, soit *amour*, *prière* et *silence*. Il y a 15 chapitres qui structurent notre vie quotidienne. On s'appuie aussi sur les Saintes Écritures, pour s'imprégner du Christ vivant», mentionne frère Jakub, prieur de la communauté des Frères à Montréal.

Près de 30 ans après leur fondation, les fraternités monastiques font des petits. Elles prennent de l'expansion en traversant les frontières européennes et s'installent à Montréal, dans l'église du Très-Saint-Sacrement, à l'invitation de M^{gr} Jean-Claude Turcotte.

Pour subvenir aux besoins matériels du monastère, des bazars sont organisés, où des articles sont vendus à partir de dons.

Les frères et les sœurs (dont la prieure est sœur Christiane Bénédictine) vivent dans des espaces distincts dans le monastère. Ils célèbrent toutefois ensemble les liturgies du matin, du midi, les vêpres du soir et les célébrations spéciales. Pour certains événements, la communauté monastique collabore aussi avec les Franciscains de l'Emmanuel. «Il y a 9 frères et 10 sœurs, dont un de



«Créer un espace de prière et de silence, d'accueil et de partage, en se plongeant dans la ville sans s'y engloutir»

chaque communauté à la Maison de prière à Mont-Saint-Hilaire», précise frère Jakub, originaire de Varsovie, en Pologne.

Outre les communautés moniales, les Fraternités de Jérusalem comptent aussi dans leurs rangs des fraternités laïques, dont les membres de tout âge sont issus de divers milieux. D'ailleurs, les frères et les sœurs font appel aux laïcs pour collaborer à la formation en pastorale. (V. D.) ■

LE VERBE **DOUBLE** SES ENVOIS ET PASSE DE 4 À **8** PARUTIONS



JANVIER

	1	2	3	4					
5	6	7	8	9	10	11			
12	13	14	15	16	17	18			
19	20	21	22	23	24	25			
26	27	28	29	30	31				

FÉVRIER

							1		
2	3	4	5	6	7	8			
9	10	11	12	13	14	15			
16	17	18	19	20	21	22			
23	24	25	26	27	28	29			

MARS

1	2	3	4	5	6	7			
8	9	10	11	12	13	14			
15	16	17	18	19	20	21			
22	23	24	25	26	27	28			
29	30	31							

AVRIL

	1	2	3	4					
5	6	7	8	9	10	11			
12	13	14	15	16	17	18			
19	20	21	22	23	24	25			
26	27	28	29	30					

MAI

							1	2	
3	4	5	6	7	8	9			
10	11	12	13	14	15	16			
17	18	19	20	21	22	23			
24	25	26	27	28	29	30			
31									

JUIN

	1	2	3	4	5	6			
7	8	9	10	11	12	13			
14	15	16	17	18	19	20			
21	22	23	24	25	26	27			
28	29	30							

JUILLET

	1	2	3	4					
5	6	7	8	9	10	11			
12	13	14	15	16	17	18			
19	20	21	22	23	24	25			
26	27	28	29	30	31				

AOÛT

							1		
2	3	4	5	6	7	8			
9	10	11	12	13	14	15			
16	17	18	19	20	21	22			
23	24	25	26	27	28	29			
30	31								

SEPTEMBRE

							1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12					
13	14	15	16	17	18	19					
20	21	22	23	24	25	26					
27	28	29	30								

OCTOBRE

							1	2	3		
4	5	6	7	8	9	10					
11	12	13	14	15	16	17					
18	19	20	21	22	23	24					
25	26	27	28	29	30	31					

NOVEMBRE

1	2	3	4	5	6	7					
8	9	10	11	12	13	14					
15	16	17	18	19	20	21					
22	23	24	25	26	27	28					
29	30										

DÉCEMBRE

							1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12					
13	14	15	16	17	18	19					
20	21	22	23	24	25	26					
27	28	29	30	31							

OBJECTIF 2020

REJOINDRE
450 000
PERSONNES

+80%

magazine



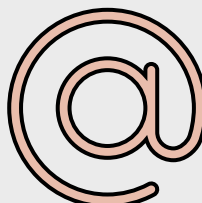
215 000
LECTEURS

dossiers spéciaux



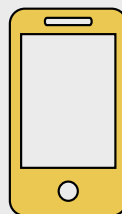
8 000
LECTEURS

blogue



30 000
UTILISATEURS

réseaux sociaux



7 000
ABONNÉS

radio



190 000
AUDITEURS



LOUFOQUE DE SYSTÈME



Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Le système d'éducation, le système routier, le système de santé. Nous pensons l'école comme nous pensons les autres systèmes. Que ce soit l'usine, l'État ou l'armée.

Un intrant. Parfois une sélection de la matière brute à l'entrée. Un processus de transformation. Un contrôle de la qualité du produit modifié. Un extrant.

Ce n'est pas si mal en soi. Ça prend bien un peu d'ordre pour vivre en société. Mais pour élever des *personnes*, c'est largement insuffisant.

Partant d'une question – comment les chrétiens peuvent-ils agir à titre de ferments christiques dans les milieux scolaires? –, l'équipe éditoriale s'est penchée sur les défis éducatifs d'aujourd'hui et de demain en prenant un appui sur quelques-unes des figures les plus inspirantes de l'histoire récente de la pédagogie.

Puis, ce dossier donne la parole aux hommes et aux femmes qui refusent de considérer l'enfant comme une brute à polir. De nombreux éducateurs (on les salue bien bas!) se dévouent chaque jour pour toucher l'âme des enfants et des ados, pour les élever en humanité.

Devant une pensée réduite au système, tenir compte du mystère de l'autre. Bref, des relations personnelles éducatives significantes. Parfois dans un système, mais pas nécessairement. ■

À NE PAS MANQUER...

P. 16

«Éduquer comme des maraîchers», par **Charles et Sarah Tessier**, est tiré d'une excellente conférence au dernier colloque organisé par *Le Verbe* et l'Observatoire Justice et Paix.

P. 26

«Chaque enfant est une œuvre d'art», par **Thomas Plouffe**, plonge dans la pédagogie de Charlotte Mason et Maria Montessori. La riche pensée de ces deux femmes chrétiennes de la fin du 19^e siècle résonne de pertinence jusqu'à nous aujourd'hui.

P. 50

«Cinq bonnes idées en éducation», par **Maxime Valcourt-Blouin**, puise dans la sagesse du célèbre philosophe Charles De Koninck pour guider les éducateurs – qu'ils soient profs, parents ou pasteurs.

Charles et Sarah Tessier
redaction@le-verbe.com

ÉDUQUER COMME DES MARAICHERS

PARENTS ET PREMIERS ÉDUCATEURS

Dans ses numéros précédents, *Le Verbe* a plusieurs fois présenté les réalités pastorales de la famille maraîchère de Sainte-Thècle. Le texte qui suit est une adaptation écrite d'une conférence intitulée *Accompagner ses enfants dans leur éducation*, que le couple a donnée le 16 mars dernier au colloque *Les chrétiens et l'école*, organisé conjointement par *Le Verbe* et l'Observatoire Justice et Paix.





Nous sommes producteurs maraîchers. Nous cultivons une variété de trente-cinq légumes, et dans cette diversité, nous voyons qu'une pomme de terre et une tomate en serre n'ont pas nécessairement les mêmes besoins.

Dans l'Évangile, plusieurs paraboles nous parlent à travers la création ; dans cette image de la variété maraîchère, nous sommes appelés comme parents à considérer ouvertement qu'il y a peut-être, dans notre famille, une tomate de serre et une pomme de terre. Quels que soient les choix éducatifs, nous devons les faire avec ouverture.

En ce qui nous concerne, nous avons fait l'école à la maison à nos trois enfants : notre plus vieux termine son cégep et notre plus jeune est en troisième secondaire. Nous sommes très heureux du parcours que nous avons choisi. Cela ne nous a pas empêchés de côtoyer des familles qui font toutes sortes de parcours, autant au privé qu'au public.

C'est pourquoi cette prise de parole se veut le plus large possible.

DES INVITÉS DE MARQUE

Notre implication en Église, avec le camping des familles, entre autres, et des groupes pour animer les jeunes de différents âges, est un appel d'éducateur, de

souci de transmission de la foi à nos enfants. Ces enfants ne sont pas seulement les nôtres, mais tous ceux que nous côtoyons.

Quand on parle d'accompagner ses enfants dans leur éducation, il importe de savoir, en premier lieu, ce qu'on entend par éducation.

Il y a l'éducation (au sens étymologique de «faire croître, faire sortir de l'enfance»), puis il y a l'instruction, les connaissances («équiper, meubler»).

On peut donc se questionner sur le type d'instruction désiré pour nos enfants (école privée, école publique, etc.), mais peu importe le type que nous choisirons, notre devoir de parents, c'est d'être les premiers éducateurs de nos enfants.

Un jour, nous avons rencontré un homme qui était athée et dont les principes d'éducation nous semblaient discutables. Il avait écrit un livre dont le titre (*Comme des invités de marque*) nous avait pourtant interpellés. C'est ainsi qu'il percevait ses enfants.

Pour nous, c'est même devenu un principe de fond : les enfants que le Seigneur nous donne, si nous les recevons comme des invités de marque, deviennent un mystère. C'est dans ce chemin éducatif que nous avons à les accompagner.



Photo : Avec l'aimable autorisation de Charles et Sarah Tessier.

Notre souci d'éducateur, notre premier souci, c'est vraiment de conduire notre enfant à la plénitude de ce qu'il est appelé à être. Oui, nous croyons que c'est en transmettant la foi qu'ils vont pouvoir se développer parce que c'est leur relation avec le Seigneur qui leur permettra d'atteindre cette plénitude.

SURMONTER LES PEURS

Lorsque est venu le temps de choisir le genre d'instruction que nous voulions pour nos enfants, nous nous sommes assis ensemble pour en discuter.

À l'époque, nous étions idéalistes; lorsque nous avons connu l'école-maison, pour nous, c'était parfait. Avec le recul, après plusieurs années d'expérience, plusieurs adolescents et familles rencontrés, nous avons vu qu'il existait des lacunes dans tous les modes. Surtout dans une société où l'opposition contre la foi est forte, que l'on fasse l'école-maison ou non.

Comme parents, nous avons vu aussi comment il était très facile de réagir par la peur, souvent même une peur inconsciente: peur de les envoyer à l'école parce qu'ils vont se faire «rentrer dedans»; peur de les mettre à l'école privée pour qu'ils ne vivent que pour la performance et la compétition; peur que nos enfants subissent du rejet en raison de leurs différences; peur de faire l'école à la maison et que nos enfants ne socialisent pas ou, inversement, choisir l'école-maison par peur de la société, de ce qu'elle pourrait leur mettre dans la tête. Ou choisir l'école publique par peur de les surprotéger.

Il y a plusieurs manières de réagir à la peur: relativiser les dangers du monde, baisser les bras devant l'immense défi éducatif, contrôler un espace sain où aucun parasite ne pourra entrer pour avilir nos enfants.

Un plant de tomates en serre qui jouit des conditions parfaites pour grandir arrête de produire et tombe malade aussitôt que la porte s'ouvre et qu'il reçoit un courant d'air.

C'est un bel exemple de la création que Dieu nous donne pour nous montrer comment les défis et les combats sont importants dans la vie d'un enfant. À l'inverse, des carottes ou des pommes de terre qui seraient en situation de sécheresse, qui n'auraient pas les conditions nécessaires pour grandir, ne seront pas mangeables.

Saviez-vous qu'un plant de tomates peut attraper un coup de soleil? En effet, si on le sort de la serre et qu'on l'expose à l'extérieur rapidement, ses feuilles seront brûlées. Il doit y avoir une acclimatation progressive dans le temps.

L'AUDACE DE SE LAISSER DÉRANGER

Des peurs, nous en avons eu. Mais en fin de compte, nous avons décidé de miser sur la vie plutôt que sur la peur: quelle vie je veux donner à mon enfant? Quel mode de vie voulons-nous choisir pour notre famille? Dans quel contexte avons-nous envie que nos enfants vivent?

Chaque enfant a ses forces, ses faiblesses, sa réalité, mais que voulons-nous faire jaillir? C'est ici que l'appel de Dieu entre en compte: Dieu a un appel pour notre couple, pour notre famille, et aussi un appel pour chacun des enfants.

Peut-être qu'un enfant vivant du rejet à l'école est en train d'être préparé pour devenir un témoin d'une certaine manière. Peut-être que Dieu a besoin des familles qui font l'école-maison pour autre chose. Il n'en demeure pas moins que c'est cet appel qui est le cœur, et ce n'est pas nous qui le savons, mais Celui qui a créé nos enfants. C'est Lui qui sait pour chacun, dans son plan d'amour, ce que l'enfant aura besoin de vivre dans son parcours pour porter son fruit.

Oui, il y a un défi de temps et d'énergie qui s'ajoute lorsqu'on choisit l'instruction à la maison, mais ce défi est présent pour l'éducation de nos enfants, peu importe les modes d'instruction, spécialement dans un monde qui rame dans le sens contraire et où les ressources ne seront pas si faciles à trouver.

Dans nos discernements, ayons l'audace de demander à Dieu de nous éclairer pour connaître sa volonté sur nos enfants!

Qu'avons-nous à faire jaillir dans ces *invités de marque*, ces mystères envoyés au cœur de nos couples? Que pouvons-nous faire pour cette âme qui nous est confiée le temps qu'elle jaillisse?

Nous avons besoin de l'audace de le demander à Dieu, même si parfois nous avons nos préférences sur le mode d'instruction à privilégier.

S'ADAPTER À LA RÉALITÉ

Puis, il y a les possibilités du réel.

Même si nous voulons envoyer notre enfant dans la meilleure école et que nous n'en avons pas les moyens, Dieu travaille dans ce réel. Cela nous aide à discerner les appels; même si nous portons une chose dans notre cœur, Dieu nous place dans une réalité, et c'est important

de regarder cette réalité pour faire un choix juste pour nos enfants.

Nous avons connu une famille qui a fait l'école-maison pendant le primaire, puis, au secondaire, la plupart des enfants ont pris le chemin de l'école. Or, les parents sentaient que leur dernier avait un autre besoin : ils ne le voyaient continuer ni à la maison ni à l'école publique ou privée. Un jour, une aide de la Providence s'est manifestée et leur a donné la possibilité d'envoyer leur enfant dans une école Montessori, laquelle avait ce côté tactile qui lui permettait de mieux apprendre.

Nous devons croire que, si Dieu veut vraiment une chose pour nos enfants et que nous nous laissons déranger et que nous cherchons, il va nous parler par sa Providence et nous inspirer. On pourrait dire que le premier appel, c'est d'avoir cette obéissance du cœur et de chercher d'abord l'appel de Dieu pour nous, pour nos enfants et pour notre famille. Et d'être sûr que, s'il s'agit de notre premier désir, Dieu mettra sur la route de notre enfant les bénédictions nécessaires pour faire de lui un chrétien debout.

Peut-être que, dans un contexte, la sainteté, ce sera accepter de faire les sacrifices nécessaires pour reprendre à la maison un enfant qui en aurait besoin pour un temps, pour consolider sa foi notamment.

Nous avons connu une famille qui n'avait jamais envisagé l'école à la maison et, en troisième secondaire, l'enfant n'en pouvait plus d'affronter l'adversité du monde à l'école. Ils ont accepté d'entendre le cri de leur enfant, et la maman a arrêté de travailler pour un an, ils ont fait l'expérience de l'école-maison avec leurs deux enfants : l'une est retournée un an après à l'école avec un regard différent qui lui permettait d'affronter les années qui restaient avec beaucoup plus d'assurance, et l'autre est resté à la maison, très heureux.

Voilà un exemple de cette attitude de disponibilité à la volonté de Dieu : se laisser bousculer, vraiment, dans nos certitudes et dans nos manières par ce que nos enfants nous disent – et parfois même nous crient. Tout cela pour qu'ils gardent la foi.

DISCERNER EN COUPLE

La base de tout ce discernement sera le couple. Comment peut-on discerner en couple ? Est-ce une question de compromis ? Non, c'est une question d'écoute de l'Esprit.

Parfois, l'Esprit passe plus par l'un que par l'autre. Il faut vraiment avoir le désir de faire ce que Dieu veut, de le rechercher ensemble et dans un désir d'obéissance l'un à l'autre.

Le rôle du père et celui de la mère sont différents dans le couple. La mère est plus tendresse, attention, intuition, alors que le père est plus protection, autorité, poussée au-devant. En comprenant ces différences, nous pouvons nous aider à prendre des décisions plus éclairées. Dieu ne donne pas les mêmes renseignements aux deux parents.

Nous avons vécu cela très souvent : la mère sentait quelque chose que les enfants vivaient et le père exigeait qu'elle le lui explique de manière argumentée, mais elle ne le pouvait pas. Et nous découvrions que c'était vrai. Chaque fois que nous nous sommes mis à genoux pour une intuition, une chose que nous ne savions même pas, Dieu nous a éclairés.

Si nous voulons être parents premiers éducateurs, la base doit être le couple, c'est-à-dire la manière dont nous allons vivre, écouter et nous laisser interpeler en tant qu'époux complémentaires.

SUIVRE L'ÉVOLUTION DES ENFANTS

Nous pouvons parler un peu, maintenant, de l'école à la maison.

Au début, nous avons trouvé extraordinaire d'avoir un riche dialogue avec nos enfants. Mais quand ils arrivent à douze ans, quelque chose change.

Nous l'avons vu avec tous les enfants, malgré les caractères différents. Vers cet âge, la mère doit avoir une délicatesse supplémentaire pour rester mère et être institutrice ou enseignante en même temps. Autant le rôle du père est important depuis le début, autant c'est vraiment essentiel qu'il prenne une place particulière au début de l'adolescence.

Une autre chose que nous avons remarquée (et nous ne sommes pas psychologues) dans notre parcours avec les nombreux jeunes que nous avons vus passer ici à la ferme, c'est qu'ils traversent tous les mêmes étapes.

Jusqu'à huit ans, la famille suffit à beaucoup de choses.

Vers la fin du primaire, l'enfant a besoin de références adaptées à son âge qui soient autres que la famille. C'est ce qui, dans notre cas, a fait naître le camping des familles, car nous réalisons que nos plus vieux n'allaient pas continuer dans la foi en allant seulement à la paroisse locale le dimanche avec nous. Il doit y avoir un réseau d'amis pour qu'ils voient d'autres jeunes de leur âge prier avec eux : ça vaut une dizaine de catéchèses. Qu'ils voient qu'ils ne sont pas seuls à avoir une relation avec Dieu et à vivre ce qu'ils vivent.

PEU IMPORTE LE TYPE D'INSTRUCTION QUE NOUS CHOISIRONS, NOTRE DEVOIR DE PARENTS, C'EST D'ÊTRE LES PREMIERS ÉDUCATEURS DE NOS ENFANTS.

Au début de l'adolescence, le besoin s'élargit : le jeune a besoin d'un ou de plusieurs adultes dans la foi, qui vont lui révéler qui il est.

Si nous n'avons pas souci comme parents d'entourer nos enfants d'adultes signifiants, ils vont aller les chercher dans les célébrités, les téléromans, les professeurs, etc. Ce n'est pas nous qui allons choisir à qui il va faire confiance, à qui ils vont poser des questions. C'est eux qui vont choisir.

CONSTRUIRE L'ÉGLISE

C'est tellement important d'apprendre à notre enfant, dès son plus jeune âge, à dialoguer et de lui donner des outils et des codes pour qu'il puisse comprendre le monde. Sans ces codes, il va se perdre. Nous en avons vu des enfants amochés de ce choc trop fort entre deux mondes.

Même s'il existe un beau dialogue dans la famille, on peut arriver à faire un monologue à plusieurs. Pour que s'établisse un réel dialogue, il doit y avoir une fenêtre ouverte pour que la pensée du monde, la pensée autre, vienne nous confronter.

Ce dialogue est une façon de les accompagner, une façon de les aider à découvrir vraiment qui ils sont, comment ils pensent, comment ils désirent vivre, etc.

Comme Église, cela doit nous interpeler particulièrement, et pas seulement pour nos enfants, mais pour ceux des autres. Parce que nous savons que la famille ne suffit pas, nous devons prendre notre responsabilité par rapport aux enfants qui nous entourent et vice versa ; c'est une

manière de construire l'Église afin que nos enfants ne se sentent pas seuls.

Nous avons vu le fruit de cette communion.

Nous avons vu comment nos enfants ont tiré profit d'être en relation avec des enfants qui vont à l'école, et même si nous n'avions pas envie qu'ils les voient parce que c'était difficile. Après, nous avons de grosses discussions (il y a eu un vrai dialogue) et parfois même nous avons dû mettre des limites à l'enfant, pour un temps, par rapport à certains amis.

Les enfants qui font l'école-maison ont souvent besoin de tâter le « monde », alors que ceux qui vont à l'école voient qu'il n'y a pas juste un chemin. Ils peuvent s'apporter beaucoup mutuellement, mais pas de la même manière.

C'est là l'importance de l'Église, malgré ces différences, parce qu'elles peuvent construire nos enfants. Comme le dit le proverbe, ça prend tout un village pour élever un enfant. Dans le même sens, ça prend aussi toute une communauté pour faire grandir un chrétien.

Nous allons réussir notre devoir de parents-éducateurs chrétiens d'élever des adultes libres, épanouis en étant Église. Nos jeunes passeront dans la vie adulte pas seulement s'ils ont de bons parents, mais s'ils ont une belle et grande communauté.

Nous sommes appelés – et c'est un devoir – à construire la communion entre nous, nos enfants, pour nous-mêmes et pour le monde, afin de devenir ensemble le corps du Christ. ■

Catherine L'Écuyer
redaction@le-verbe.com

Laisser les enfants ÊTRE DES ENFANTS

**CES ENFANTS QUE PLUS RIEN NE SAURAIT
SURPRENDRE PARCE QU'ILS ONT TOUT
À PORTÉE DE CLIC.**





Originnaire du Québec, **Catherine L'Écuyer** est docteure en sciences de l'éducation et psychologie. Mère de quatre enfants, elle habite actuellement en Espagne, où elle est chercheuse, consultante, conférencière et auteure de nombreuses publications portant sur l'éducation et la psychologie des enfants.

Que devient l'enfance de nos enfants? Est-elle endormie, égarée, refoulée ou oubliée?

Bien sûr, nos enfants semblent mordre à pleines dents dans la vie, laissant dorénavant de côté poupées qui les ennuiant et jeux sans écrans démodés depuis longtemps. Ils semblent évolués, «matures» et brillants; avec leur iPhone dernier cri, ils seront sûrement plus savants que leurs parents.

Mais la question n'est pas déraisonnable au moment où l'enfance résiste mal au terrible raz-de-marée de l'hyperéducation et de l'hyperconnexion qui caractérise cette nouvelle génération.

Qu'en est-il de l'enfance des garçons et des filles qui ont «tout vu, tout fait» et qui ne s'étonnent plus ou ne s'intéressent plus à rien? Des enfants à qui il suffit d'un clic de souris ou d'un mouvement de doigt pour voir tout ce qu'il y a à voir, puisqu'on ne leur laisse jamais le temps de désirer quoi que ce soit?

Laissez-les jouer avec un écran tactile dès l'âge de deux ans, et leurs délicats petits doigts découvriront des images néfastes qui resteront longtemps gravées dans leur esprit innocent.

DE LA DIFFICULTÉ À S'ÉMERVEILLER

Ces enfants devenus cyniques auront mille fois tiré d'une arme et tué d'apparents ennemis dans leur monde virtuel; ils auront perdu toute sensibilité, seront incapables de saisir un regard, d'interpréter une expression faciale ou de se montrer courtois et attentifs. Ils seront incapables de s'émerveiller, devenus aveugles aux beautés du monde réel, auquel ils ne peuvent plus «s'adapter».

Des enfants esclaves de modes et de «normes» de beauté qui les condamnent à une estime de soi amoindrie, ou même à l'anorexie.

Des enfants dont le sac d'école et l'agenda sont tellement surchargés qu'ils deviennent aussi stressés que des petits dirigeants d'entreprises, écrasés sous le poids des obligations et des activités.

Des enfants qui n'auront jamais eu le temps de sauter dans les flaques d'eau ou de semer le chaos dans une colonie de fourmis, mais qui auront visionné plus de pornographie que les adolescents des générations précédentes, à

l'époque où il fallait faire des pieds et des mains pour dénicher une revue et la feuilleter en secret.

REDONNER L'ENFANCE AUX ENFANTS

Ce n'est pas une coïncidence si les endocrinologues s'alarment devant l'actuelle tendance à la puberté précoce, en faveur d'une adolescence plus longue. Étrangement, en tant que parents, nous sommes pressés de voir nos enfants plonger dans une étape de la vie que nous trouvons pourtant angoissante.

Tout aussi étrangement, les frontières entre les générations sont de plus en plus floues, de l'enfance jusqu'au troisième âge. La styliste Carolina Herrera a dit que rien n'accentue davantage l'âge d'une femme mure que lorsqu'elle s'habille comme une jeune. Quel dommage que si peu de gens acceptent le vieillissement pour ce qu'il est : un phénomène beau et naturel ! La beauté est là en soi, dans chaque âge, et pas seulement par comparaison aux autres âges.

L'enfant n'est pas un miniadulte, un adulte immature. Il est et restera enfant, jusqu'à ce qu'il soit naturellement prêt à tourner la page. Sans mauvaise foi et peut-être par confusion entre ignorance et innocence, cette condition nécessaire au bon développement de l'être humain est tombée dans l'oubli, à contrecourant même de la nature.

Qui oserait sérieusement défendre l'abolition d'une saison comme le printemps, ce passage entre l'hiver et l'été, dont la nature a un besoin si évident ? Il est temps de remédier à cette lacune et de redonner à nos enfants l'« enfance », cette étape fragile, merveilleuse et sacrée qui leur revient tout naturellement. ■

Source : <https://catherinelecuyer-fr.com/2019/08/27/laisser-les-enfants-etre-des-enfants/>

Ce texte est une adaptation d'un article publié en espagnol dans le quotidien espagnol *El País* et d'un passage du livre *Cultiver l'émerveillement* (écrit par l'auteure et traduit en français par Eva Lavergne). Aide à la traduction de cette nouvelle version : Julien Malenfant.

CULTIVER L'ÉMERVEILLEMENT

Bestseller international, diffusé en huit langues dans quelque 60 pays, *Cultiver l'émerveillement* de Catherine L'Écuyer arrivera sur les rayons des librairies du Québec cet automne.

Pourquoi avons-nous l'impression que les enfants d'aujourd'hui ont si peu d'intérêt pour apprendre ? Quel lien peut-il y avoir entre la capacité à se concentrer et les technologies ? Doit-on laisser l'enfant tout faire par lui-même ou lui inculquer ce qu'il devrait apprendre ? Voilà quelques exemples de questions abordées de front dans ce livre au ton décomplexé.

Loin de fournir une méthode pédagogique à reproduire, ce petit essai dresse le portrait des clés éducatives nécessaires pour entretenir le désir de connaître chez nos enfants : la nature, le silence, le rythme, etc. Il ne s'agit pas d'un traité pour les spécialistes ni pour les savants. Il saura donc rejoindre autant le père de famille que l'éducatrice en garderie.

En tant que spécialiste de Montessori, Catherine L'Écuyer sait ici unifier la pensée de la pédagogue italienne avec la philosophie de Thomas d'Aquin et les sciences modernes. *Cultiver l'émerveillement* est un incontournable pour tous ceux qui réfléchissent à l'éducation et qui désirent des pistes pour y parvenir. (J. L.)





CHAQUE ENFANT EST UNE ŒUVRE D'ART

PÉDAGOGIE ET FOI
CHEZ CHARLOTTE MASON
ET MARIA MONTESSORI

Quelle est la nature de la relation entre pédagogie et foi ? Sont-elles si éloignées l'une de l'autre ? Sans contester la laïcité de nos institutions, ne pourrait-on pas concevoir un terreau permettant d'enseigner aux enfants des apprentissages très concrets, mais tout aussi fertile pour qu'ils s'ouvrent au dialogue avec Dieu ? Déjà, dans la tornade de la sécularisation des écoles, à la fin du 19^e siècle, Charlotte Mason et Maria Montessori, deux femmes convaincues de la possibilité d'une telle chose, ont fait entendre leur voix.

Est-ce que la foi et la pédagogie sont deux vases clos, indépendants en tous points ? Après tout, avoir la foi, mettre toute son espérance en Dieu, cela induit une vision de l'enfant, du bonheur qu'il peut trouver ici-bas et au-delà et de la manière d'y arriver.

La pédagogie, ou l'école pour être précis, porte aussi une vision de l'enfant et se construit également autour d'un sens que l'on donne à l'existence.

DEUX FEMMES DE FOI

D'un côté, Charlotte Mason (1842-1923), enseignante britannique. Fille unique, elle a été scolarisée à la maison une bonne partie de son enfance. Sa pensée a principalement trouvé écho dans les mouvements d'école-maison, en Angleterre comme ailleurs.

De l'autre, Maria Montessori (1870-1952), médecin et pédagogue italienne. Elle aussi enfant unique, elle est issue d'une famille aisée du nord de l'Italie. Sa philosophie d'enseignement est à l'origine d'un mouvement important de création d'écoles Montessori à travers le monde (plus de 20 000).

Ces deux femmes ont établi les bases de pédagogies fortes qui encore aujourd'hui font office de références

dans bien des courants alternatifs (et réguliers !) en éducation.

Certes de nos jours édulcorée ou réinterprétée à la sauce moderne, leur pensée avait à l'origine la prétention de vouloir mieux concilier foi et pédagogie. S'y pencher, en se concentrant sur les éléments communs, permet de mieux comprendre comment rallier les deux dans une vision de l'apprentissage.

UNE SOURCE ET NON UN VASE

Selon Mason et Montessori, l'enfant naît d'abord et avant tout unique, compétent, curieux, avide d'apprentissages. Il n'est donc pas un réceptacle, un sac à remplir d'idées ou une cruche dans laquelle on transvidera des savoirs prédéfinis.

Dans les mots de Montessori :

« L'enfant n'est pas un vase que l'on remplit, mais bien une source qu'on laisse jaillir. [...] L'animal est comme l'objet fabriqué en série ; chaque individu reproduit aussitôt les caractères uniformes fixés pour toute l'espèce. L'homme, au contraire, est comme l'objet fait à la main : chacun est différent, chacun a son propre esprit créateur qui fait de lui une œuvre d'art de la nature. »

Dans les mots de Mason :

«L'esprit de l'enfant [...] est un organisme spirituel, avec un appétit naturel pour la connaissance. [...] Une telle doctrine, que l'esprit est un réceptacle, étend le stress de l'éducation (la préparation de la connaissance en petits morceaux dument préparés) sur le professeur. Les enfants éduqués selon ces principes risquent de recevoir beaucoup d'enseignement, mais peu de connaissances.»

APPRENDRE PAR L'EXPÉRIENCE

C'est donc par l'expérience (souvent évoquée à l'aide du concept de «travail») que l'enfant apprend pour le long terme.

Assurément, c'est motivé par son désir ardent de comprendre et d'interagir avec les autres que l'enfant commence à communiquer et à marcher. Mais grâce à l'expérience soutenue, à son travail acharné, par ses multiples essais et erreurs, ses chutes à répétition, l'enfant enracine ces apprentissages dans sa réalité concrète et les garde actifs.

Aucun adulte n'aura eu besoin de lui enseigner explicitement ces éléments.

La meilleure chose à faire aura été de l'exposer à une langue riche et variée (et non pas simplifiée pour lui...) ou encore à des occasions où il aura la liberté de prendre des risques à sa mesure. Il en va de même pour les autres savoirs et connaissances.

Si les applications de ce principe diffèrent entre Mason et Montessori, les deux sont en revanche du même avis quant à l'importance de laisser une grande part de liberté à l'enfant,

une liberté nécessaire au développement de son autonomie. L'enfant doit pouvoir, par lui-même et à répétition, expérimenter, manipuler, mélanger, détruire, briser et reconstruire, pour acquérir des connaissances.

ENRICHIR L'ENVIRONNEMENT DE VRAI ET DE BEAU

Dès lors, l'adulte, dégagé pour beaucoup de la responsabilité de livrer le savoir à l'enfant, change de perspective. Un de ses rôles devient donc d'enrichir, par le vrai et le beau, le terreau dans lequel l'enfant sera appelé à grandir.

Ce faisant, l'adulte préserve le plus intacte possible la curiosité innée de

l'enfant, qui demeurera le moteur de ses apprentissages subséquents.

Maria Montessori a résumé le tout dans un des principes de sa pédagogie : «Le rôle premier de l'éducation, c'est d'agiter la vie, tout en lui laissant la liberté nécessaire à son développement. [...] La fonction du milieu n'est pas de former l'enfant, mais bien de lui permettre de se révéler.»

Enrichir l'environnement par le «vrai» signifie par exemple, pour Mason, de mettre entre les mains de l'enfant du matériel riche et non pas réduit (des ouvrages complexes sur le plan littéraire, de vrais outils pour travailler, etc.).

Par opposition, il importe selon elle de ne pas «isoler l'enfant dans un environnement infantilisé, spécia-

MONTESSORI COMME MASON CONSIDÈRENT QU'UN DES MEILLEURS ENVIRONNEMENTS ÉDUCATIFS NOUS EST DONNÉ PAR LA NATURE, QUI OFFRE AUTANT DU BEAU QUE DU VRAI AUX ENFANTS.

lement adapté et préparé. [...] Nous devons plutôt tenir compte de la valeur éducative de l'atmosphère de la maison, au regard des personnes et des choses, et nous devons le laisser vivre librement dans ses conditions. Cela abrutit un enfant de réduire son monde à un niveau infantile».

Quant au «beau», la logique est la même.

Dans un environnement qui met de l'avant le beau, l'ordre a une place de choix. Le choix de matériaux nobles (en bois pour beaucoup), et aussi d'espaces ouverts et lumineux, est primordial. Les couleurs ne sont pas criardes ni surabondantes, l'art est présent et les enfants accordent un temps à différentes formes d'expression artistique (musique, dessin d'observation, sculpture, chant).

À ce titre, Montessori comme Mason considèrent qu'un des meilleurs environnements bien pensés nous est donné par la nature, qui offre autant du beau que du vrai aux enfants. L'observation de la nature, avec carnet de notes et de croquis, fait partie intégrante du programme proposé par Mason.

OBSERVATEUR ET GUIDE

L'adulte, qu'il soit parent ou éducateur (ou les deux), adopte une posture d'observateur et de guide pour l'enfant. La majeure partie du temps (et principalement chez Montessori), il intervient avec justesse et discrétion, mais tout en laissant l'enfant le plus autonome possible dans sa démarche d'apprentissage.

Comme l'adulte est tout de même présent et disponible, il est en mesure d'évaluer la connaissance théorique

de l'enfant, ce qui l'aide à savoir quand son intervention est réellement utile et justifiée. Chez Mason, des temps précis sont accordés à des exercices plus formels (dictée, narration) ou à des thèmes spécifiques (grammaire, lectures de la Bible, poésie).

La posture de l'adulte telle qu'elle est décrite peut parfois sembler laxiste et marquée par un certain laisser-faire.

La réalité est tout autre.

Il est attendu d'ailleurs, en dépit de toute la liberté et de la place donnée à l'enfant dans l'espace, que l'environnement soit empreint de rigueur et de discipline. Les enfants s'investissent avec sérieux dans les tâches proposées et il règne (du moins c'est le but) une dynamique de profond respect entre l'enfant et l'adulte.

NOURRIR LE CORPS ET L'ESPRIT

Les deux femmes étaient habitées par l'idée qu'accueillir ainsi l'enfant aura comme effet non seulement de le garder curieux et ouvert aux apprentissages plus complexes, mais également de nourrir son appétit spirituel. Offrir un tel cadre permet d'élever l'enfant, de nourrir autant son corps que son esprit.

Dieu nous laisse libres, mais il ne nous abandonne jamais. Il ne se substitue pas à nous, mais nous soutient en tout temps. Il nous donne, par sa création, un environnement immensément riche et complexe, dans lequel on retrouve le beau et le vrai. Il nous invite au travail attentionné, au zèle à faire le bien, deux manières de rendre grâce. Il garde autorité sur nous, une autorité dans l'amour, qui reconnaît chacun dans sa réalité unique.

Mason comme Montessori croyaient fermement que la relation entre l'éducateur et l'enfant devait s'inscrire dans cette même logique.

Elles étaient convaincues que l'école, dans la forme de l'époque, ne rendait pas justice à la nature de l'enfant. Au contraire, bien souvent, elle annihilait la dimension de l'esprit, ne faisant de l'enfant qu'un automate bienpensant. Elle réussissait parfois à former l'enfant, mais pas à l'élever.

*

Au Québec, nos débats en éducation portent depuis quelque temps essentiellement sur des questions de briques, de bois et d'argent.

Si ces enjeux sont importants, revisiter la pensée de Charlotte Mason et de Maria Montessori nous conduit à voir toute l'importance de réfléchir à la pédagogie de l'apprentissage et, plus encore, de reconsidérer le rapport entre foi et pédagogie.

Ainsi, selon elles, il en va de soi : séparer foi et pédagogie revient à séparer corps et esprit ; non seulement les deux facettes peuvent cohabiter, mais elles le doivent. ■

Pour aller plus loin :

Maria Montessori, *L'enfant*, Desclée de Brouwer, 1936, 202 pages.

Charlotte Mason, *Towards a philosophy of education. Volume IV*, Wilder Publications Ltd., 2008, 268 pages.

Thomas Plouffe est agent de milieu dans un organisme communautaire de Limoilou, à Québec. On peut l'entendre régulièrement à notre émission de radio hebdomadaire *On n'est pas du monde*.



UN MÉTIER EN VOIE DE DISPARITION

CHARLES, ANIMATEUR DE PASTORALE

« CE QUE JE VEUX, C'EST FAIRE VIVRE AUX ÉLÈVES DES EXPÉRIENCES QUI LES AMÈNENT À DÉCOUVRIR NON SEULEMENT LEURS FORCES, MAIS AUSSI LEURS LIMITES. À TRAVERS DES ACTIVITÉS DE DÉPASSEMENT PERSONNEL, JE SOUHAITE QU'ILS S'OUVRENT À CERTAINES RÉALITÉS DE LA VIE. » RICHE D'UNE PRATIQUE EN VOIE DE DISPARITION, CELLE D'ANIMATEUR DE PASTORALE, CHARLES* OCCUPE UNE POSITION PRIVILÉGIÉE AUPRÈS DES ADOLESCENTS QU'IL ACCOMPAGNE.

Charles a terminé son cours de théologie à l'époque où l'on offrait encore des cours d'enseignement religieux dans les établissements scolaires. C'était dans une période où il n'y avait pas de pénurie de main-d'œuvre. On n'avait d'autre choix que d'aller là où on était appelé, tout simplement. Après avoir postulé comme enseignant dans plusieurs écoles, il a finalement été embauché comme animateur de pastorale. Cela fait vingt-cinq ans qu'il occupe ce poste dans le réseau des écoles secondaires privées du Québec.

«La question du mal et de la souffrance est très présente. Par exemple, quand on réalise qu'un jour nous allons tous mourir ou encore qu'une majorité d'êtres humains vit dans une extrême pauvreté. Je crois qu'il est possible de trouver un sens à sa vie en sachant qu'elle est courte et fragile. Je pense que plus vite ces jeunes vont se décentrer d'eux-mêmes pour s'ouvrir aux autres, plus vite ils vont pouvoir vivre pleinement le temps qui leur est donné. Je souhaite qu'ils ne gaspillent pas leur vie en la tenant pour acquise.»

Concrètement, Charles rencontre les jeunes en groupes à Noël et à Pâques. À l'exception de ces moments forts de l'année, l'essentiel de ses activités se déroule à l'extérieur des classes. L'éducateur propose des défis de toutes sortes, comme le défi du silence ou le jeûne. Il organise différents camps selon les niveaux, un stage humanitaire à l'étranger, une collecte de sang. Il coordonne des comités qui sont préoccupés par les droits de la personne et par l'environnement. Ces comités sont des occasions de former les adolescents comme leaders. Ce sont eux qui interpellent les autres au nom de différentes causes.

À la façon d'un artisan, Charles tisse des liens entre différents groupes de personnes. Les visites aux personnes âgées constituent un programme phare auquel participe le quart des étudiants de son école :

«Deux élèves sont jumelés avec une aînée qu'ils visitent un midi par semaine, toute l'année. C'est incroyable! Ils se rendent à la maison-mère de la communauté fondatrice de l'école et visitent des religieuses âgées de quatre-vingts à cent-sept ans. J'ai cent-trente-cinq participants! Au fil de ces rencontres, tous les préjugés qu'ils ont à propos des personnes âgées, des religieuses et de l'Église sont tombés.»

Lorsque les jeunes sont interpellés dans leur humanité, leur attitude se transforme. Charles fait partie de ces

chanceux qui n'ont pas à faire de discipline dans le cadre de leur travail. Les participants à ses activités s'y engagent de façon libre et volontaire. Ils ne sont pas notés pour leur implication et offrent gratuitement leur présence.

«Comme je n'ai pas beaucoup de temps avec les élèves, je ne leur parlerai pas de la pluie et du beau temps. On va tout de suite aller à l'essentiel. La vie est trop courte et trop fragile pour qu'on passe à côté. Je pense que les adolescents sont attirés par les défis. Il ne faut pas hésiter à être exigeant avec eux. Quand ils viennent dans mon local, ils veulent être acceptés comme ils sont et accueillent les autres de la même façon.»

LE CADRE DE LA LAÏCITÉ

Dans le contexte actuel, où la nouvelle loi sur la laïcité proscrit le port de signes religieux dans les institutions publiques, l'animateur de pastorale marche sur des œufs. Lui, dont la première mission consiste à être un signe vivant, porte attention à la façon dont il s'exprime.

«Je me suis longtemps posé la question : comment parler de Dieu sur mon lieu de travail? Comment être authentique sans que les gens aient l'impression que je fais du prosélytisme? Un jour, j'ai eu ma réponse. J'ai encore le droit de dire que j'ai la foi. Je peux me référer au Christ à Noël et à Pâques.

«Je peux dire que je crois en la vie après la mort et que nous vivons cette vie pour apprendre à aimer. Juste ça, c'est extraordinaire. Et une fois que je l'ai dit, je ne vais pas en parler pendant des heures. Je dois témoigner par ce que je suis. Ils savent que c'est ma foi en Jésus Christ qui me permet de les accueillir comme ça. Je parle souvent de la beauté de la vie. La vie est fragile, mais elle est belle.»

En offrant une attention particulière et soutenue à chaque personne qui se présente à lui, Charles brise certaines idées préconçues concernant le fait religieux. En incarnant la possibilité d'un accueil inconditionnel, il exprime de façon cohérente la foi qui l'habite.

«Un jour, des élèves m'ont demandé si je faisais partie de ces chrétiens qui sont "contre les couples homosexuels". Je leur ai demandé si on m'avait déjà entendu formuler des propos homophobes, ce à quoi elles ont répondu par la négative. J'ai observé qu'une bonne partie de ceux qui

« JE PENSE QUE LES ADOLESCENTS SONT ATTIRÉS PAR LES DÉFIS. IL NE FAUT PAS HÉSITER À ÊTRE EXIGEANT AVEC EUX. »

fréquentent mon local s'identifient comme homosexuels ou bisexuels. Une autre fois, lors d'une célébration de la rentrée, un collègue a craint qu'évoquer Jésus en présence d'une élève musulmane puisse la froisser. Ça m'a fait rire. Cette jeune fille n'a pas de problème avec Dieu. Elle fait partie de ceux qui abordent le plus ces questions avec moi. On taxe parfois l'Église de fermeture. En réalité, ce sont ces différents profils qu'on retrouve le plus au local du service de pastorale.»

Plusieurs écoles privées se présentent encore comme étant de confession catholique. La plupart du temps, le service de pastorale y reste le seul lieu d'où peut émerger une proposition de foi. Puisque ni le personnel ni les élèves ne sont particulièrement catholiques, le travail de l'animateur s'apparente davantage à l'évangélisation qu'à l'instruction religieuse.

LES PREMIERS RESPONSABLES

Chaque année, l'école où Charles travaille tient des journées portes ouvertes afin de recruter la prochaine cohorte. L'animateur se trouve généralement en face de deux types de parents : les indifférents et ceux qui ont peur :

«Ces derniers se déclinent de deux façons. Il y a ceux qui craignent qu'on endoctrine leurs enfants et ceux qui trouvent que l'école n'est pas assez catholique. Les premiers sont faciles à rassurer. On leur présente les projets réalisés en cours d'année. Je précise que nous prenons les élèves comme ils sont, qu'ils sont libres de participer ou pas. Quant aux autres, je comprends qu'ils soient déçus

qu'on n'offre plus de catéchèse en classe. Je leur rappelle que nous sommes privilégiés à plusieurs égards, et leur demande pourquoi c'est si important pour eux qu'on parle de Jésus dans les cours. Quelle place Jésus occupe-t-il dans leur quotidien ? »

D'après Charles, autant comme père de famille que comme professionnel, on ne devrait pas répondre au contexte actuel par la victimisation. Il faut, au contraire, saisir ces enjeux comme autant d'occasions d'aller plus loin :

«Quand on se compare, on se console. Nous ne vivons pas au temps de l'ancien bloc de l'Est ni des persécutions des premiers chrétiens. Nous devons nous rappeler que ce n'est pas du monde que doit venir le salut, mais bien du Christ. Ce qui se passe présentement dans les écoles nous appelle à une conversion profonde. Si ni le couple ni la famille ne se retournent vers Jésus, ça ne change rien qu'on parle de lui à l'école.» ■

Valérie Laflamme-Caron est une jeune femme dynamique formée en anthropologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle s'efforce de traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain au moyen d'un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

Note :

* À la demande de notre témoin et afin de ne pas altérer la relation de confiance avec les jeunes qu'il accueille, nous avons changé son prénom.





UNE SPIRITUALITÉ DU MOINS QUE RIEN

ALAIN BROCHU, PROF DE SCIENCES ET AUTEUR

Le Verbe cherchait depuis longtemps à recueillir le témoignage d'un enseignant qui vit chaque jour les hauts et les bas de la vie scolaire. En vain. Jusqu'au jour où nous avons reçu, au bureau, une lettre d'Alain Brochu accompagnée d'un *Journal d'un prof désespéré*. Le vent tournait. Portrait d'un homme qui porte, malgré tout, un trésor d'espérance dans un vase d'argile.

«On n'aime pas l'étude.»

Une semaine après avoir rencontré Alain Brochu, j'entends encore cette phrase résonner. Pendant l'entrevue, le prof de sciences de la polyvalente de Louiseville, en Mauricie, insistait : «On n'aime pas l'étude.»

Il m'a d'ailleurs donné rendez-vous dans une bibliothèque. Ce n'est pas anodin.

«Pourquoi on n'aime pas l'étude? Les gens ont hâte de se débarrasser de l'étude. Même mes élèves de 5^e secondaire, qui ont choisi leur cours de physique, n'aiment pas vraiment ça! Ils font ça pour avoir un diplôme, pour avoir un métier, pour avoir la paye qui va avec.»

Mais qui aime l'étude?

«Peut-être qu'on n'a pas le temps de réfléchir parce qu'on a plein de choses à faire: on a un jardin à faire, on a du ménage à faire, on a une maison à rendre propre, on a des sorties, des achats, des voyages à faire. Mais étudier? Non.

Le professeur insiste. «On n'aime pas l'étude.»

On pourrait se demander si cette marotte n'est pas celle d'un vieux maître bourru, nostalgique, idéaliste et un brin réactionnaire.

Pas du tout.

J'ai devant moi un homme discret, au regard vif, plein d'espérance... et à l'humilité déconcertante. Ne désespérez pas, j'y reviendrai.

UNE MINISOCIÉTÉ

Pour Alain Brochu, on retrouve dans l'école un condensé de ce qui se trouve à l'extérieur.

«L'école n'est pas différente de la société. L'école est une minisociété en soi qui est le portrait le plus exact de la société globale, peut-être parfois en mieux, je dirais. Avec les jeunes, il y a des élans généreux...»

Et dans l'école comme dans le reste de la société, la souffrance fait partie de l'existence humaine.

«On souffre beaucoup à l'école. C'est vrai dans tous les métiers, mais à l'école, disons qu'on la voit, la souffrance: élèves, profs, directeurs, psychologues, etc. Le contact avec la misère est permanent.

«Parmi les adultes, plusieurs endurent souvent en silence... avant la dépression. On laisse souvent scrupuleusement

de côté celui qui pourrait partager notre souffrance et nous guérir... au moins de notre solitude. Car ce n'est pas rien de savoir le Christ à côté de soi, qui ne parle pas toujours beaucoup – on ne l'entend pas toujours – et parce que sa présence et sa discrétion suffisent.»

Et voilà que l'espérance du vieux prof (pas si) grincheux se pointe le bout du nez.

«Comment peut-on former une personne sans réfléchir à ce qui fait sa joie, son bonheur, son intériorité? Il faut absolument joindre à cette bonne volonté une recherche de sens, un fondement à cette vie qui ne sera jamais toute joyeuse, même si elle jouit d'un bien-être plus ou moins extérieur.

«Autrement dit, la bonne volonté – dont l'école se contente quand elle ne s'en gargarise pas – ne suffit pas. Il faut l'amour, certes, mais l'intelligence aussi: une intelligence pleine d'amour et un amour plein d'intelligence.»

« T'ES UN VIEUX CON ! »

Amour et vérité se rencontrent, dit le psalmiste.

«T'es un vieux con!» dit le jeune élève impulsif de 2^e secondaire à son professeur de sciences. Celui-ci a envie de lui répondre, comme le ferait saint François d'Assise: «Piétinez-moi, c'est tout ce que je mérite.»

Pourquoi?

«Ma génération a gaspillé la planète. Les étudiants voient que nous avons une sécurité d'emploi. Ils entendent des enseignants répéter qu'ils ont hâte à leur retraite, qui parlent de leurs voyages, qui parlent de leur bien-être.»

Il semble que certains jeunes réalisent que ceux qui sont leurs maîtres et leurs modèles sont souvent embourgeoisés.

«Exactement. Moi aussi, quand j'étais jeune, j'étais révolté contre ce genre d'affaires là. Il faut parfois accepter des vérités, même quand elles sont mal dites. Dans le fond, quand ils nous disent ça, les jeunes nous disent que nous avons agi de façon irresponsable. Et moi, comme baby-boumeur, il faut que je prenne ma part de responsabilité. J'ai fait partie de ce monde-là.»

HUMILIEZ-VOUS

L'entrevue, déjà passionnante jusqu'à maintenant, prend alors un tournant inattendu.

«La foi m'aide à passer à travers tout ce qui peut nuire. Ça ne veut pas dire que je vais toujours le faire, mais ça aide. Faut se faire une spiritualité du moins que rien.

«J'ai un ami, mon collègue théologien, qui parle d'une spiritualité du trou-de-cul. Non, quand même, c'est trop ! (Rires.) Appelons ça plutôt une spiritualité du moins que rien, ou du mécréant... On est tous un peu des mécréants. On s'accommode assez bien du mal que l'autre va subir. La souffrance des autres, ça se tolère tellement bien ! Mais la nôtre... En tout cas.

«Avant ça, on parlait d'humilité. Comme le Padre Pio, il parle d'humilité. Humiliez-vous, ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'on se considère comme rien ? Non. Ça veut dire qu'on n'a pas à se prendre pour ce qu'on n'est pas, à se penser supérieur. Il faut être capable de voir tout ce qu'on n'a pas fait.»

Toutes les fois où l'on n'a pas aimé.

«Oui. Toutes les fois où l'on aurait pu agir, où l'on aurait pu parler.

«Tu sais, quand je regarde mon enseignement, j'aurais pu... J'ai raté mille occasions. C'est une spiritualité du mécréant. Je suis un mécréant. Faut être capable de le dire sans pleurer, sans marcher les épaules baissées. Je suis un mécréant. Le Seigneur le sait. Et il m'aime quand même.»

TOUT S'EXPLIQUE

Le professeur Brochu traverse les dernières années de sa carrière.

Quand je lui demande quelles sont ses raisons d'espérer, l'auteur lance tout de suite : «Tant qu'il y a de l'amour, il y a de l'espoir. Et il y a encore beaucoup d'amour à l'école !»

De l'amour ? Par exemple, l'enseignante qui entre au travail en offrant sa journée le fait par amour pour le Seigneur (voir extrait «Le pain de l'esprit» en page 37). Et cet amour qui permet même d'excuser celui qui nous insulte...

«D'abord, je n'ai jamais été capable d'en vouloir à aucun de mes élèves. Aucun ! On ne peut pas être d'accord avec tout, mais tout s'explique. En définitive, si on finit par comprendre le contexte, la famille, la société, ça s'explique. On n'a pas à être d'accord avec une impolitesse grave, mais ça s'explique.

«C'est pour ça qu'on ne peut pas leur en vouloir. Et en plus, souvent, comme je l'ai dit plus tôt, c'est sur le coup de l'émotion. J'ai plus de misère avec les adultes. Mais même là...»

SUR LES ÉPAULES DES GÉANTS

Pour Alain Brochu, le chrétien doit reprendre à son compte l'aphorisme de Bernard de Chartres et se placer sur les épaules des géants que sont les saints «pour être capable de s'approcher un peu plus de Celui qu'on aime».

«Certains vont se nourrir par l'eucharistie quotidienne, par la lecture : Léon Bloy, frère André, Padre Pio, sainte Thérèse d'Avila, sainte Thérèse de Lisieux. Tant de conseillers ! On doit prendre l'exemple sur la vie de ces saints-là.

«Depuis une dizaine d'années, je lis et relis toujours *L'imitation de Jésus Christ*. Ça nous ramène à l'humilité. Pas une humilité morfondante, à épaules basses... Une humilité dans le sens qu'on n'est pas grand-chose, mais en même temps, on peut de grandes choses quand le cœur est ouvert.»

Mais c'est parfois dur à oublier, quelqu'un qui nous a humilié ?

«C'est dur à oublier, mais ce n'est pas insurmontable. Dans les livres des géants dont je te parle, ils disent : "Il avait raison de t'humilier. Tu étais en train de devenir un orgueilleux. Ils ont bien fait."»

*

Le parcomètre devant la bibliothèque crie famine, signe que la rencontre tire à sa fin. Au terme de notre entretien, je repense à Bloy, à la vocation de chaque chrétien à la sainteté, et surtout à l'écho que le témoignage d'Alain Brochu fait à ce texte du pape François :

«L'humilité ne peut s'enraciner dans le cœur qu'à travers les humiliations. Sans elles, il n'y a ni humilité ni sainteté. Si tu n'es pas capable de supporter et de souffrir quelques humiliations, tu n'es pas humble et tu n'es pas sur le chemin de la sainteté» (*Gaudete et exultate*, n° 118).

Lorsque je lui demande s'il est possible de devenir un saint professeur aujourd'hui, il détourne humblement le projecteur vers quelques-uns de ses collègues.

«Il y a des gens pour qui c'est possible. Je suis sûr que oui.» ■

JOURNAL D'UN PROF DÉSESPÉRÉ

EXTRAITS CHOISIS D'UNE ÉCOLE TRÈS SECONDAIRE D'ALAIN BROCHU

LE PAIN DE L'ESPRIT

«Il m'est resté une image assez troublante d'un documentaire sur le Darfour qui a été diffusé à la télé cette semaine. On montrait deux vieilles femmes dans les ruines de leur village rasé par la guerre en train de gratter le sol avec leurs mains, recueillant un à un les quelques grains de maïs qui n'avaient pas été brûlés. [...]

«La famine est aussi présente, aussi dramatique, ici. Bien sûr, maisons et ventres sont archi-pleins en général. Mais qu'en est-il du cœur et de l'esprit? Si la nourriture est abondante, disponible, accessible et variée, le pain de l'esprit, lui, est dédaigné, et à peu près personne ne veut plus de cette nourriture. Quelques adultes en mangent encore un peu en cachette, telle cette collègue de travail qui m'a fort surpris en me disant qu'elle offrait sa journée... après que je lui ai fait remarquer qu'elle avait l'air songeuse en sortant de sa voiture à l'école. Mais il faut à tout prix cacher cela aux enfants et aux jeunes qui en auraient besoin. [...] Qu'est-ce que la religion et la spiritualité maintenant? Quelques grains dans la paume de rares et mourants vieillards?» (p. 34)

L'ÉCOLE-DIVERTISSEMENT

«Et quand on fait de faux programmes pour attirer les clientèles d'élèves, du genre sport-études, golf-études, voyage-études, danse-études ou de bêtes programmes d'infoscience où l'élève bricolera des petits robots en briques Lego ou passera son temps à s'amuser à l'ordinateur, est-ce qu'on ne mentirait pas grossièrement, honteusement, à grand renfort de dépliants publicitaires et d'annonces télévisées? Il n'y a pas que les points qui sont donnés pour rien. L'école, la réforme, le personnel enseignant, les directions de tous les niveaux, les conseils d'établissement, les commissaires et les parents eux-mêmes ont fait de l'éducation une décrépitude, une nullité où l'homme n'est même plus foutu de se découvrir une âme et d'apprendre qu'il existe peut-être quelque part, au fond de l'univers, quelqu'un ou quelque chose dont on se défend de soupçonner la présence. C'est ainsi que le crétinisme multiplié par les satellites se répand sur toute la planète.» (p. 92)

COMME UN BRULÉ

«[Un élève] s'assoit en indien sur sa table. Je lui demande de sortir de la classe et de m'attendre à la porte. [...] Il décide de rentrer. Je le prends par le bras et je le retourne vers la sortie. [...] Après l'école, la direction me fait venir pour entendre ma version des faits. Je sens le bordel qui pue à plein nez. L'adjointe est impartiale comme il se doit et elle m'enquête au complet. Reproches sous-entendus d'avoir perdu patience, remontrances pour avoir touché un élève et critiques directes de ma gestion de classe. [...]

«Les inquiétudes et les appréhensions me poursuivent durant toute la fin de semaine. Difficulté à m'endormir et réveil aux petites heures de la nuit. Je n'arrive pas à me rendormir. Et puis, tout à coup, inspiration que je veux croire venir d'En-Haut. Je me mets à prier et à dire merci à Dieu pour la souffrance. C'est la première fois de ma vie que je remercie Dieu de souffrir et je me jette dans cette prière comme un brûlé se jette à l'eau. Le calme suit et je me rendors plus en paix.» (p. 107)



Alain Brochu,
Une école très secondaire.
Journal d'un prof désespéré,
Saint-Sauveur-des-Monts, Éditions de La Grenouillère, 2018, 228 pages.

Ariane Beauféray
 ariane.beauferay@leverbe.com

LA BOITE À LUNCH




L'automne: retour sur les bancs de l'école. Pour certains d'entre nous, cela signifie également le retour de la préparation des lunchs des enfants. C'est bien tentant d'acheter des produits déjà emballés pour se faciliter la tâche... Sandwich, compote, yogourt et jus de fruit. Pellicule étirable, plastique, aluminium, carton et cassez-moi-pas-la-tête!

Y a-t-il moyen de faire un petit peu autrement sans pour autant que ce soit un parcours du combattant?

PARLONS CONTENANT

Souvent, ce qui entraîne à acheter des portions emballées, c'est tout simplement le manque de contenants pratiques à remplir à portée de main.

Évidemment, ce sera toujours plus rapide de prendre une boîte de jus du placard plutôt que d'apprendre à nos

enfants à remplir une gourde réutilisable puis à mettre leur gourde au lave-vaisselle en fin de journée. Cela dit, acheter des portions emballées est très coûteux, encombrant... et très peu écologique.

Voici quelques contenants durables qui vous inspireront peut-être pour la préparation des diners de vos adorables chérubins.

LA BOITE IDÉALE

Les contenants en verre sont pratiques et économiques pour transporter les diners à réchauffer. Mais pour un enfant de six ans, on oublie ça : le verre est bien trop pesant et cassant.

Pour ce qui est du plastique, c'est bien commode, mais comment éviter que la matière du contenant se mêle au spaghetti du midi ?

Il existe une troisième option : le métal.

Les contenants en métal sont plus durables, plus solides et plus légers que leurs comparses en verre et céramique. Ils sont par contre beaucoup plus chers que les plats en plastique, mais leur durée de vie et leur recyclage sont incomparables.

Si votre enfant aime manger chaud, pourquoi ne pas opter pour un contenant isotherme ? Finie la file d'attente pour le microondes ! Quelques marques intéressantes : Lunchbots, Minimal Bottle et Zojirushi.

Pour remplacer la pellicule étirable qui entoure les sandwiches, on peut évidemment se procurer une boîte de métal de bon format, ou bien utiliser des emballages en fibre naturelle cirés (les fameux *bee wrap*) ou des petits sacs refermables. Certaines marques proposent également de jolis sacs à collation, telles que Okö Créations, Lunitouti, La Fabrik Éco, Delycastef ou encore Colibri Canada.

Pour éviter l'accumulation et le lavage de multiples emballages réutilisables, pourquoi ne pas opter pour une boîte compartimentée ? La boîte Planetbox, par exemple, est facile à ouvrir, garde les aliments séparés et n'est composée que d'acier inoxydable. Les enfants peuvent même la décorer d'aimants ! Les boîtes Lunchbots et Life Without

Plastic sont de la même qualité, mais les compartiments sont cependant moins étanches. Les boîtes U-Konserve sont également une option intéressante en raison de leur prix, mais leur couvercle est en plastique.

Finalement, la marque Minimal Bottle produit des boîtes composées de... résidus de riz ! Un matériau léger, très peu coûteux et renouvelable. Ces boîtes vont même au microondes, contrairement aux contenants de métal.

LES GOURDES

Vos enfants sont des inconditionnels du yogourt ou de la compote à boire ? Remplissez des gourdes Squooshi ou Squeeze. On peut également commander des couvercles pour réutiliser les pots de yogourt en verre de Riviera ; bye-bye les pots individuels jetables !

Pour transporter le jus et l'eau, les gourdes de plastique sont souvent la norme. Mais on peut faire autrement. Par exemple, Kleen Kanteen propose une petite gourde en acier inoxydable très pratique pour les tout-petits. Minimal Bottle offre également une belle gamme de gourdes de qualité.

ET LE SAC À LUNCH, DANS TOUT CELA ?

Ah ! le fameux sac à trainer qui contient collations et diner. Nos marques canadiennes sont malheureusement peu durables et peu recyclables.

Pourquoi ne pas opter pour un sac cousu par grand-maman ? En l'isolant de laine, les aliments restent à la même température pour un bon moment. La marque canadienne Life Without Plastic propose d'ailleurs quelques modèles de sac à lunch en coton biologique et laine. Ajoutez une broderie, et votre enfant a maintenant un sac personnalisé.

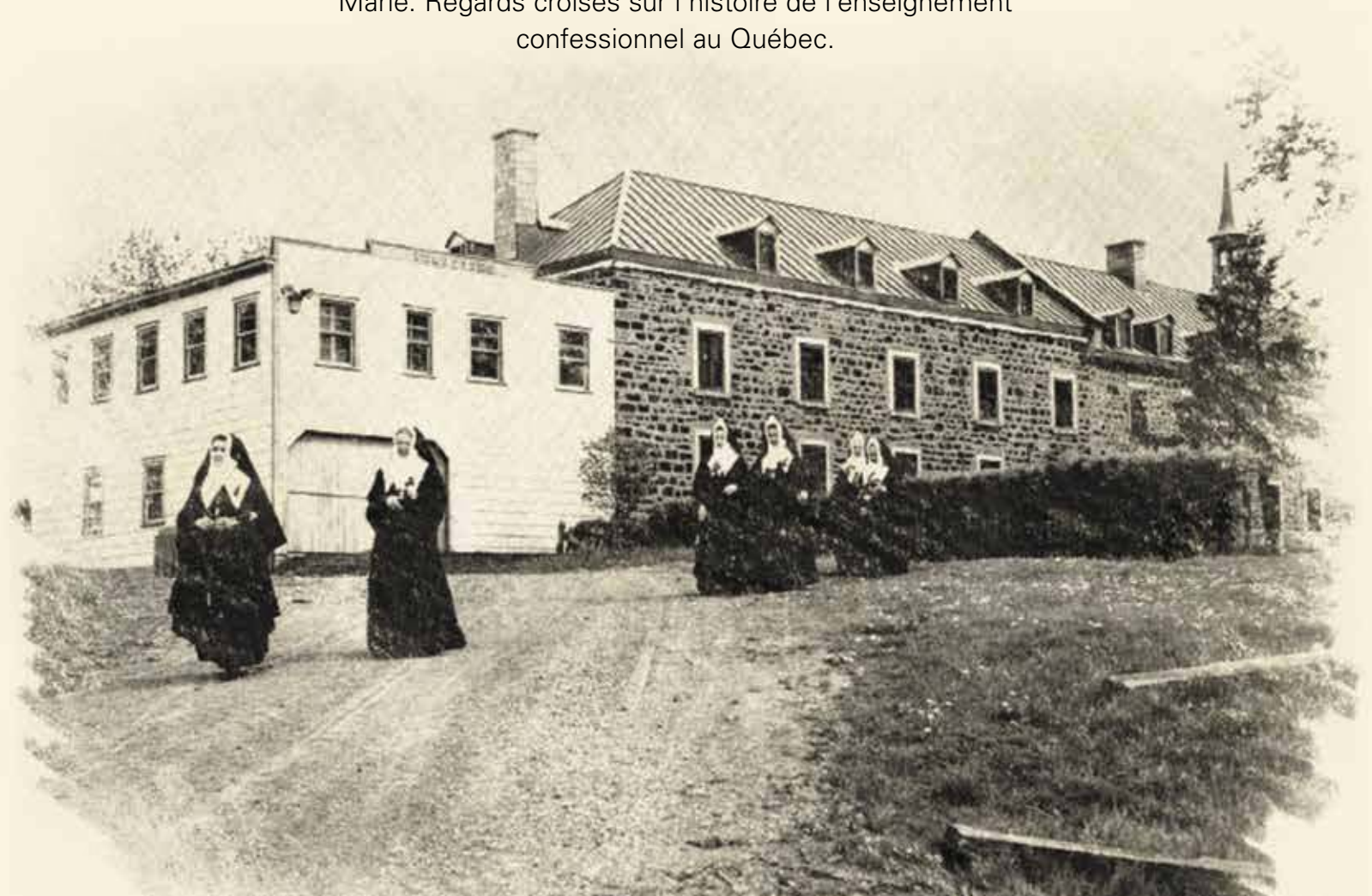
La marque SoYoung propose également des sacs au joli design dont l'extérieur est composé de lin plutôt que de plastique. Et U-Konserve produit des sacs à lunch composés de bouteilles de plastique recyclées. Il ne reste plus qu'à trouver un modèle qui plaise à votre coco ! ■

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

RELIGIEUSES ET INSTITUTRICES

UN PASSÉ PAS SI SOMBRE... ET UN PRÉSENT EN DEMI-TEINTE

Je me dirige vers le Centre Marie-Rose à Longueuil.
J'ai rendez-vous avec sœur Annette Bellavance, de
la Congrégation Notre-Dame, et avec sœur Simone
Perras, des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de
Marie. Regards croisés sur l'histoire de l'enseignement
confessionnel au Québec.



Nous sommes en juin. La fin des classes approche à grands pas. Les élèves sont de plus en plus dissipés. Les professeurs, eux, sont fatigués, épuisés même. L'année scolaire qui s'achève n'a pas été de tout repos. Celle qui vient s'annonce tout aussi chaotique. Malgré tout, l'heure est à la joie.

Tout en marchant vers ma destination, je me demande si cette période de l'année scolaire était tout aussi fébrile avant la Révolution tranquille. Est-ce que la joie avait aussi droit de cité? Après tout, selon certains, le Québec était plongé dans la Grande Noirceur...

« C'EST COMME AUJOURD'HUI ! »

Dans le vaste hall d'entrée du Centre Marie-Rose, du nom de la fondatrice de la communauté des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, Marie-Rose Durocher, béatifiée en 1982 par le pape Jean-Paul II, je fais la connaissance de deux religieuses dont la joie de vivre illumine le visage.

Puis, nous nous dirigeons vers l'exposition temporaire ayant pour thème «Éducation pour les jeunes femmes : Au centre de la mission SNJM». C'est la directrice du Centre des archives, M^{me} Geneviève Noël, qui nous sert de guide. Visiblement habitée par le charisme de la communauté, elle commente avec science chacun des artefacts exposés. Un véritable voyage dans le temps nous est offert.

Cependant, au fil de la visite, des passerelles se tissent entre le passé et le présent, au point où les époques se confondent. Avec étonnement, nous nous entendons réagir à des remarques de M^{me} Noël : «C'est comme aujourd'hui!»

Au sortir de l'exposition, l'entrevue débute. Sœur Annette Bellavance, 91 ans, brise la glace. Celle qui a été institutrice de 1946 à 1963 à Montréal, ainsi que directrice des étudiantes au Collège Marguerite-Bourgeoys en 1963 et directrice générale du Collège Regina Assumpta de 1971 à 2005, a toujours voulu se faire une place dans le monde de l'éducation. «Enfant, j'ai dit à ma mère que je voulais devenir directrice d'école. Elle m'a répondu que, pour ce faire, je devais entrer chez les sœurs.» C'est ce qu'elle a fait, non sans devenir professeure avant de prononcer ses vœux.

Dans la voix et les propos de sœur Simone Perras ne pointe pas le regret des temps passés. À 84 ans, elle suit l'actualité avec une intelligence critique. «J'ai confiance au ministre de l'Éducation [Jean-François Roberge]. Il est plein de bonne volonté», croit celle qui a commencé à enseigner en 1957, deux ans après être entrée en

communauté. Elle a quitté le monde de l'éducation en 2000, alors qu'elle avait 65 ans.

L'ÉDUCATION INTÉGRALE

Lorsque je leur demande de me décrire l'éducation telle qu'elle était donnée avant la Révolution tranquille, les deux témoins mettent l'accent sur l'«éducation intégrale» qui visait la formation de toute la personne. «Nous disions alors une formation du cœur et une formation de l'intelligence», souligne sœur Simone Perras.

«Il y avait un accent très fort sur la religion», ajoute-t-elle. «C'était religieux pas pour rire!» lance l'œil taquin sœur Annette Bellavance, qui a été nommée grande officière de l'Ordre national du Québec en 2002. Trop? «Cela dépend des personnes», me dit sœur Simone, diplomate. «C'était l'époque. Maintenant, on ne peut plus enseigner la religion catholique», glisse sœur Annette.

Plus concrètement, l'éducation offerte avant la Révolution tranquille dans les écoles privées et dans les pensionnats comprenait son lot d'activités hors cours (les activités parascolaires d'aujourd'hui).

«Il y avait les sports, l'art, la musique», illustre sœur Annette. «Des groupes comme la Jeunesse étudiante chrétienne, les Jeunes naturalistes. Dans les pensionnats, les instituteurs devaient occuper les jeunes», explique sœur Simone.

Toutefois, ces activités prennent trop de place aujourd'hui dans la vie des étudiants, selon sœur Annette. «Les élèves n'ont plus le temps de souffler. C'est le cours de natation, de danse. Et ils sont de très haut niveau. C'est anxiogène! Il n'y a pas assez de calme, de méditation.» «Ce n'est pas pour rien que Frédéric Lenoir apprend aux enfants à méditer», lance sœur Simone.

Axée sur la personne entière, l'éducation n'était pas vraiment tournée vers le monde extérieur comme aujourd'hui, affirme sœur Annette. «Aujourd'hui, les jeunes peuvent visiter plusieurs pays. Nous n'avions pas les moyens de le faire», opine sœur Simone.

UNE RÉVOLUTION (PAS SI) TRANQUILLE

Les deux sœurs montrent du doigt une autre déficience de l'éducation d'avant la Révolution tranquille : l'absence de soins accordés aux divers maux des enfants. «Des maladies mentales, il y en avait. Des suicides, il y en avait. Ils étaient cachés», avance sœur Annette.



«J'ai découvert la dyslexie après ma retraite. Pourtant, j'avais dans mes classes des élèves qui mélangeaient leurs lettres», relate sœur Simone. «D'un autre côté, poursuit-elle, il y avait peut-être un peu plus d'attention à l'enfant qu'aujourd'hui.»

Et la Révolution tranquille? Et le Rapport Parent? «Les conclusions de Rapport Parent étaient bonnes. Démocratiser l'éducation en permettant à plus de jeunes d'étudier», croit sœur Simone.

Du côté des communautés religieuses, cependant, cette révolution n'a pas été tranquille. «Perdre le cours classique, perdre les écoles normales... Elles ont été obligées de se réorienter. C'était comme si les communautés enseignantes ne savaient plus où aller. Les sœurs ont démontré beaucoup de courage. Elles se sont retroussé les manches», précise-t-elle.

Pour sœur Annette, avec la Révolution tranquille, «nous avons gagné en démocratisation, mais nous avons perdu en profondeur. Les écoles ne forment plus les jeunes à devenir des citoyens. On n'enseigne presque plus la philosophie au cégep.»

«Je n'en veux pas aux professeurs, précise sœur Simone. Ils n'ont plus le temps.»

LAÏCITÉ ET NOUVELLES MISSIONS

Et le débat sur la laïcité au Québec, et particulièrement dans les écoles? «Je crois que cela est nécessaire. On ne peut plus enseigner la religion catholique lorsqu'on a

devant soi des élèves de plusieurs religions. C'est en dehors de l'école que cela doit se faire», avance sœur Simone.

Justement, que font les sœurs au Québec pour combler ce besoin et poursuivre la mission des fondatrices de communautés enseignantes? «Nous soutenons les groupes communautaires. Nous militons pour des causes comme [l'accès à] l'eau, [l'abolition de] la traite des humains», indique sœur Simone.

Est-ce qu'elles voudraient enseigner ou diriger dans les écoles d'aujourd'hui? «Je ne voudrais pas être à la tête d'une école maintenant. Je trouve qu'il y aurait tellement, tellement à faire pour refaire le tissu social», avance sœur Annette.

Pour sa part, sœur Simone lance: «J'ai tellement souri en vous entendant dire cela. Je me dis souvent: "Ah! que je suis contente de ne plus être dans le milieu de l'enseignement! C'est tellement sollicitant!"»

*

Conclusion de ce regard croisé? Mi-figue, mi-raisin. Les deux sœurs, sans être nostalgiques, déplorent le manque de profondeur de l'éducation actuelle, mais insistent pour dire qu'elles regardent en avant avec confiance. Peut-être parce qu'elles sont encore portées par Celui pour qui elles ont donné leur vie... ■

DANS LES PAS DE SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

André Dubuc, f.é.c.

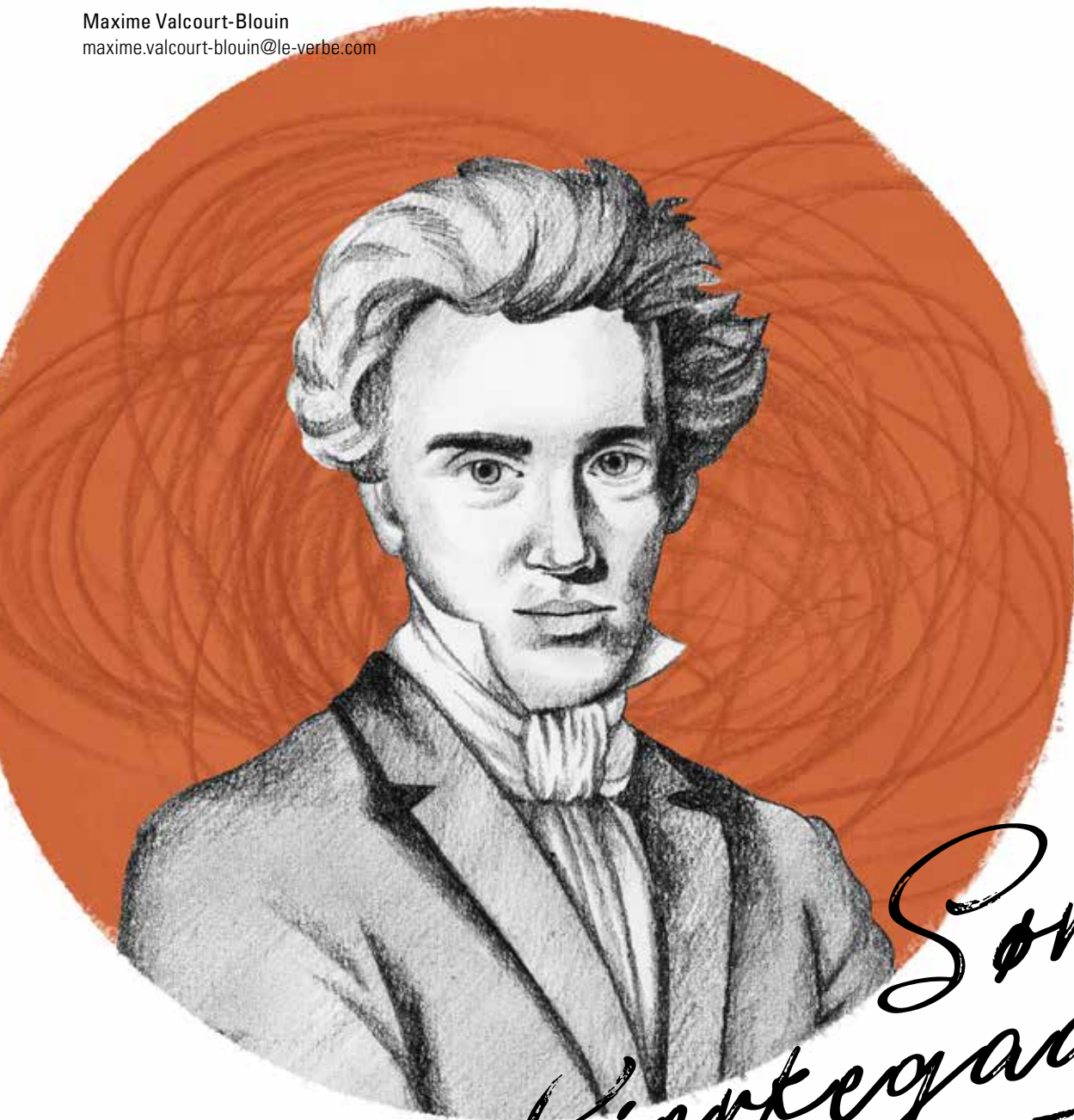
Malgré ses 84 ans, André Dubuc, membre de la communauté des Frères des écoles chrétiennes, a les deux pieds bien plantés dans le présent. La retraite, il ne connaît pas ! Il passe une partie de son temps, bien rempli, au Centre lasallien, situé dans le quartier défavorisé et multiethnique Saint-Michel à Montréal. Œuvre de bienfaisance reconnue, ce centre a ouvert ses portes à l'automne 2007.

Frère depuis 1951, il a enseigné un temps au Cameroun, puis s'est retrouvé quelques années plus tard dans un cégep. Frère André consacre sa vie à poursuivre l'œuvre et le charisme du fondateur Jean-Baptiste de La Salle, né en France en 1651. « Il a complètement révolutionné le domaine de l'éducation à son époque. » La Salle a fondé des écoles où les enfants riches et les enfants pauvres recevaient la même éducation.

« Aujourd'hui, nous avons encore le souci des pauvres. Moi, je travaille avec les jeunes décrocheurs. C'est une forme de pauvreté. Leurs familles vivent de l'aide sociale. Le Centre doit souvent leur offrir une substantielle collation au retour de l'école. Nous pouvons recevoir entre 100 et 125 jeunes. »

Le regard que frère André porte sur l'éducation rejoint celui de sœur Annette Bellavance et de sœur Simone Perras. « Moi, je ne voudrais pas du tout enseigner actuellement. » Il croit que les professeurs ne sont pas assez formés. « Selon les statistiques, un professeur sur cinq ne fait pas cinq ans en enseignement. Le jeune professeur est seul. Ce qui lui manque, c'est d'être accompagné par un professeur plus expérimenté. Nous avons un groupe de jeunes professeurs qui se réunit pour parler de pédagogie. »

Le frère André a également le souci de faire connaître Jésus Christ. Par exemple, agir contre le harcèlement peut devenir une action évangélique, selon lui. « Parler de Jésus, ce n'est pas seulement prononcer son nom. » (Y. C.)



*Søren
Kierkegaard*
1813-1855

L'ÉDUCATEUR EXISTENTIEL

« Je crois ainsi avoir servi
la cause du christianisme,
tout en y faisant ma propre éducation. »

Ainsi parle en 1848 le philosophe danois Søren Kierkegaard à une période charnière de sa vie et de son œuvre d'écrivain, en conclusion de « l'examen de conscience » qu'il laissa pour la postérité.

Cet auteur protestant, dont l'influence fut déterminante notamment sur l'avènement de l'existentialisme, faisait ressortir, par cette affirmation, comment le travail de toute sa vie fut essentiellement un travail d'éducation.

ÉLEVER VERS L'ÉTERNITÉ

L'un des questionnements fondamentaux de Kierkegaard dans son œuvre est : « Qu'est-ce que communiquer ? » Ou, plus précisément : « Comment communique-t-on *la vérité éthique et religieuse* ? »

La question de la communication n'était donc pas pour lui une simple question de curiosité, elle était au principe de tout un projet éducatif. Sa réponse était que la communication véritable est une *communication de pouvoir*, la transmission d'une capacité, du pouvoir de faire quelque chose... et non pas simplement l'acte de remplir une tête d'idées toutes faites.

Mais de quel pouvoir s'agit-il quand on parle de vérité éthique et religieuse ?

« La vérité est la subjectivité », selon Kierkegaard. Je suis moi-même dans la vérité, je suis moi-même « vrai », si ma vie s'accorde avec la Vérité avec un grand V. La vérité n'est donc pas une simple idée, mais bien la norme qui mesure mon existence. Elle est un *idéal éthique et religieux*.

Pour un croyant comme Kierkegaard, il n'y avait pas de plus grand pouvoir, de plus grande capacité humaine que d'exister en toute vérité selon la Vérité éternelle. « Communiquer la vérité éthico-religieuse », l'enseigner, cela signifiait donc pour lui aider autrui à vivre selon Dieu.

UNE ÉDUCATION « SANS AUTORITÉ »

Parce que Kierkegaard voulait toujours transmettre le pouvoir de vivre selon la vérité – et non pas simplement véhiculer des idées nouvelles au plus grand nombre –, il avait en profonde aversion le « public ». Il ne voulait jamais parler à un public, mais toujours à « cet individu qu'avec joie et reconnaissance j'appelle mon lecteur ». En d'autres termes, sa communication était toujours de personne à personne, et elle préférait toujours *suggérer* quelque chose de neuf plutôt qu' une idée.

Dans ses textes, Kierkegaard ne cherche jamais à imposer son point de vue. « Sans autorité », se disant toujours lui-même simple disciple et apprenant, il use sans cesse de stratagèmes pour brouiller les pistes et faire prendre conscience que ce qui importe, ce n'est pas son point de vue, mais ce que son lecteur fait *lui-même* de ce qui est écrit. Ce dernier est ainsi toujours pris pour engager sa propre responsabilité et sa propre opinion à l'égard du texte, il doit toujours prendre une décision sur le sens définitif que les textes de Kierkegaard vont avoir *pour lui* et pour *sa vie*.

On a conservé une lettre d'une contemporaine de Kierkegaard qui avait lu assidument ses ouvrages. Celle-ci y déclare avec admiration : « Jamais je ne me sens seule lorsque je suis en compagnie de vos œuvres, même durant un long isolement, car, de tous les livres, ce sont eux qui, après tout, s'approchent le plus d'une présence humaine¹. »

Et c'est là quelque chose de tout à fait singulier chez Kierkegaard : chaque fois, nous nous retrouvons devant un texte où un « je » nous interpelle avec un « tu ». Rarement texte littéraire (pour ne rien dire des textes philosophiques) n'a autant cherché à venir rejoindre son lecteur dans le concret de ses préoccupations les plus essentielles.

1. Søren Kierkegaard, *Correspondance*, Paris, Éditions des Syrtes, p. 418.

Chaque fois, Kierkegaard sonde notre cœur et nous demande notre avis, nous présente une situation et se demande comment nous réagirions. Nous nous retrouvons devant un être parfois profondément affable et comique, parfois terriblement sombre et mélancolique, qui cherche en toute occasion à nous donner le goût d'exister d'une manière plus authentique, à susciter en nous de grandes idées et de grands désirs. Tout cela pour nous pousser toujours plus loin, plus loin dans l'existence.

LA PLACE DE L'INDIVIDU

Plusieurs encore aujourd'hui voient en Kierkegaard, notamment à cause de son rejet du «public», l'un des défenseurs les plus forcenés de l'individualisme moderne. Pourtant, cet individualisme est bien différent de l'individualisme égocentrique tel qu'on le conçoit de nos jours, selon lequel chacun ne recherche en somme que ses intérêts.

Si, dans son œuvre, Kierkegaard défend la cause de l'individu, c'est d'abord parce que, pour lui, chaque être humain est aimé d'un amour inconditionnel par son Créateur.

La réalité de l'amour de Dieu et la possibilité de l'aimer en retour confèrent à l'existence *individuelle* toute sa valeur et sa dignité ; elles font de chaque être humain un être apte, par sa compréhension et son amour, à atteindre un rapport plénier avec cet amour premier qui fonde toute existence.

Cette conviction profonde qu'avait Kierkegaard était pour lui la signification décisive, ultime, de l'existence. Et elle signifiait à ses yeux que chacun avait la tâche *individuelle* de s'approprier cette vérité de manière à se réaliser pleinement lui-même devant Dieu. Aider chacun à réaliser cette tâche, telle était la finalité ultime de l'éducation à laquelle il voua sa vie.

La maladie à la mort (communément appelé *Traité du désespoir*), peut-être plus que tout autre texte, témoigne de cet engagement de Kierkegaard envers «l'individu». Selon ce livre, celui qui refuse de s'engager à se réaliser lui-même en tant qu'être humain est «désespéré». Il a renoncé à l'existence, même s'il vit encore. Le désespoir n'était pas pour lui un sentiment, mais l'état de celui qui a renoncé à se réaliser.

Et c'est pour préserver d'un désespoir particulièrement pernicieux que Kierkegaard disait que «la foule, c'est le mensonge». Parce que celle-ci était selon lui le moyen parfait de renoncer à notre responsabilité individuelle en devenant «comme les autres», en nous encourageant mutuellement à obéir et à cautionner tout et n'importe quoi – sauf l'appel de notre propre conscience. Celui qui

ne faisait que suivre les autres renonçait d'après lui à sa propre vérité intérieure.

Être individualiste signifiait donc pour Kierkegaard reconnaître pleinement notre responsabilité personnelle, tant à l'égard de nous-même qu'à l'égard d'autrui. Il nous invitait tous à nous «examiner nous-mêmes» d'abord, afin que notre engagement subséquent à l'égard d'autrui soit authentique.

LES TROIS STADES

On note habituellement que l'œuvre de Kierkegaard s'articule en fonction d'une «théorie des stades de l'existence». Cette théorie présente ce qu'est d'après lui le cheminement existentiel, et donne ainsi la direction de son projet d'éducation à la vérité éternelle.

D'après cette théorie, nous appartenons à l'un de trois stades qui se succèdent logiquement :

- 1) Stade esthétique : nous vivons en ignorant la signification profonde que les vérités et les valeurs éternelles ont pour notre propre vie, ou encore en le sachant tout en les tenant à distance.
- 2) Stade éthique : nous nous efforçons de vivre *de* l'éternel (en vivant selon notre devoir par exemple).
- 3) Stade religieux : nous nous rapportons directement à l'éternel comme au fondement de notre existence.

Mais si les spécialistes de la pensée de Kierkegaard remarquent souvent la présence de ces trois stades dans son œuvre, ils oublient parfois de mentionner que ces stades sont toujours exposés par lui de manière à *faire avancer* sur ce chemin des stades de l'existence, afin que chacun reçoive le *pouvoir* de les comprendre et de se les approprier en les vivant de l'intérieur.

Dans ses écrits, Kierkegaard donne régulièrement la chance à ces trois stades de s'incarner en des personnalités concrètes, des personnages qui exposent leurs points de vue sur l'existence et sur ce qu'ils en attendent. Il nous renvoie ainsi un miroir sur ce qui pourrait bien être soit notre propre point de vue, soit, à un autre moment, ce qui nous est le plus opposé.

La forme des textes change beaucoup chez Kierkegaard. Il a écrit des traités, des romans, des essais... Mais c'est toujours le même objectif : rendre chaque individu attentif à lui-même et à l'éternité, à la part d'éternité qui est en lui et qu'il doit faire éclore pour vivre pleinement sa vocation d'individu.

UNE « ÉCOLE DU CHRISTIANISME »

Nous avons dit que, pour Kierkegaard, la suprême capacité pouvant être communiquée à un individu est celle de vivre selon la vérité éternelle. On pourrait aussi dire autrement qu'il s'agit pour lui de «devenir contemporain du Christ».

Qu'est-ce à dire? Ne vivons-nous pas maintenant plus de 2000 ans depuis son avènement?

Pour Kierkegaard, ces 2000 ans ne signifient rien pour celui qui croit.

Ce qui importe, c'est que le Christ me sauve, moi, aujourd'hui, là où je suis. En ce sens, la foi abolit toutes les distances, spatiales et temporelles, puisque ce qui importe, c'est que ce salut offert une fois pour toutes sur la croix par le Christ est offert à tous également – à chaque époque et partout. Sa signification demeure pour l'éternité.

Selon le philosophe danois, seul le salut offert en Jésus Christ permet de nous réaliser pleinement en Dieu. Pour lui, comprendre intérieurement l'importance de ce salut pour notre existence humaine et *s'approprier* celui-ci par la suite en en faisant le centre de notre vie, c'était mener à son terme ce qui se trouvait au principe même du processus éducatif.

Ce processus, qui s'accomplit dans l'amour, a aussi pour point de départ l'amour – cet amour que Dieu fait naître en chaque individu pour l'attirer ensuite jusqu'à lui.

Cet amour premier et final, on peut difficilement douter que Kierkegaard en ait fait lui-même l'expérience. En entretenant par l'écrit la foi en autrui, il l'entretenait aussi en lui-même, réalisant ainsi «sa propre éducation». En écrivant, il ne faisait rien de plus que mettre à profit pour autrui les fruits de son propre cheminement.

ET ALORS ?

Tout cela est bien beau, dira-t-on, mais quel lien y a-t-il entre cette éducation «existentielle» et la tâche concrète des éducateurs d'aujourd'hui?

Toujours nous avons besoin de perspective, ou de perspectives. La perspective de Kierkegaard sur le sens de l'enseignement existentiel nous invite à penser que, si nous éduquons quelqu'un, ce n'est jamais uniquement pour lui donner le minimum vital, ni pour qu'il ait un bon travail, ni même pour qu'il se cultive ou s'instruise sur un sujet donné.

La foi abolit les distances spatiales et temporelles. Ce qui importe, c'est que le salut est offert une fois pour toutes sur la croix par le Christ.

Le plus grand espoir, le plus grand rêve de l'éducation, c'est que celle-ci contribue à donner à chacun la vie, la réalisation plénière de soi. Cette vision implique, par ricochet, que l'éducateur considère toujours ceux qu'il éduque dans leur réalité individuelle et leur dignité propres, dans leur quête de vérité et de vie, et jamais comme des numéros interchangeables, des bêtes à dresser ou des automates à formater.

Quels que soient la discipline enseignée ou le degré d'instruction de l'élève, l'éducation n'est jamais un simple processus technique ou socioéconomique. Elle est une réalité décisive dont dépend l'existence humaine dans son entier.

En somme, la leçon finale de Kierkegaard est que notre histoire personnelle sera soit celle de notre propre éducation, soit celle de notre propre échec à nous éduquer nous-même à l'existence. ■

Maxime Valcourt-Blouin est détenteur d'une maîtrise en philosophie et d'un DEC en techniques de la documentation. Ces études lui ont donné l'occasion de contribuer au projet des « Œuvres de Charles De Koninck » et d'analyser ses archives en vue de rendre accessibles certains textes inédits de ce philosophe.

Pour aller plus loin :

Søren Kierkegaard, *Étapes sur le chemin de la vie*, coll. Tel, Paris, Gallimard, 1979, 602 p.

Vincent Delecroix, *Singulière philosophie*, coll. Les marches du temps, Paris, Éditions du Félin, 2006, 276 p.



TV LOBOTOMIE

Les émissions éducatives ont-elles un impact positif sur les tout-petits ? Y a-t-il un lien entre l'écoute de la télévision et le risque qu'un adolescent se suicide, vive une grossesse précoce ou devienne alcoolique ? Dans *TV Lobotomie*, le docteur en neurosciences Michel Desmurget présente une revue exhaustive des effets de la télévision sur le développement intellectuel, le langage, l'attention, l'imagination, le sommeil... ce qui aide les parents à prendre des décisions éclairées quant à l'utilisation du petit écran.

Michel Desmurget, *TV Lobotomie : la vérité scientifique sur les effets de la télévision*, Paris, Éditions Max Milo, 2011, 318 pages.



POUR DÉVELOPPER LES TALENTS DE L'ENFANT

Comment aider un adolescent à surmonter un échec ? En quoi la communication des émotions est-elle nécessaire au développement des enfants ? Comment favoriser la construction d'une saine estime de soi ? Véritable mine de conseils, d'astuces et d'histoires vécues, *Aimer et guider son enfant* offre aux parents des clés pour mieux comprendre leurs enfants à chacune des étapes de leur développement.

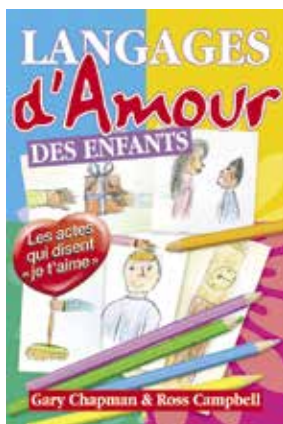
Victoire Degez, *Aimer et guider son enfant : 10 clés pour développer ses talents*, Paris, Pierre Téqui Éditeur, 2013, 240 pages.



POUR UNE ÉCOLE SANS ÉCRANS

Cet essai s'adresse aux parents qui s'interrogent sur la pertinence du numérique à l'école. Il présente le « désastre » du numérique dans l'école française, qui n'a visiblement eu aucun impact positif sur les apprentissages, ainsi que l'impact écologique et sanitaire du numérique. À l'heure où nous sommes tous si connectés, ne faudrait-il pas faire de l'école une zone refuge, sans connexions ni écrans ?

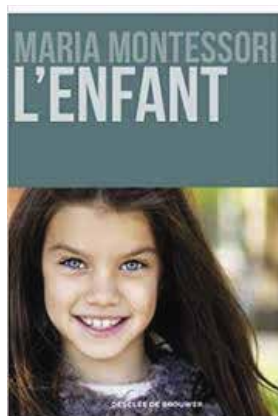
Philippe Bihouix et Karine Mauvilly, *Le désastre de l'école numérique : Plaidoyer pour une école sans écrans*, Paris, Seuil, 2016, 240 pages.



LES LANGAGES DE L'AMOUR

Cadeaux, services rendus, moments de qualité, paroles valorisantes et toucher physique : voilà les cinq actes qui disent : « Je t'aime. » Enfants comme adultes sont généralement sensibles à un langage en particulier ; quel est celui de votre enfant, et comment apprendre à le parler pour qu'il soit certain que vous l'aimez inconditionnellement ?

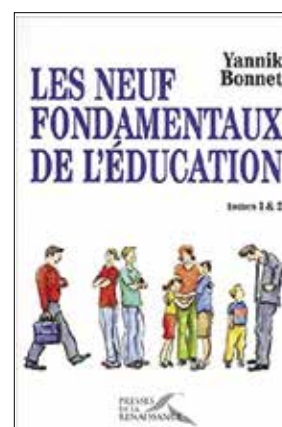
Gary Chapman, *Les langages de l'amour des enfants*, Paris, Farel, 2016, 288 pages.



L'ENFANT

Dans cet ouvrage, Maria Montessori raconte une histoire : celle de l'enfant. L'enfant qu'elle a observé, qu'elle a côtoyé et qu'elle a essayé de guider dans ses apprentissages dans sa petite école. Rempli d'anecdotes amusantes, et aussi de réflexions profondes, *L'enfant* émerveillera les parents comme les éducateurs.

Maria Montessori, *L'enfant*, Paris, Desclée de Brouwer, 2016, 207 pages.



LES NEUF FONDAMENTAUX DE L'ÉDUCATION

L'éducation, grand défi de notre époque ? C'est ce que croit Yannik Bonnet, père de sept enfants, grand-père, veuf, puis prêtre pendant plus de 20 ans (décédé en 2018). Dans ce livre, il présente neuf principes pour éduquer reliés au développement de la personnalité, à la socialisation de l'enfant et au sens à donner à sa vie. Exemples bibliques, anecdotes vécues et réflexions pleines d'humour : voici une lecture édifiante autant qu'intéressante.

Yannik Bonnet, *Les neuf fondamentaux de l'éducation*, Paris, Presses de la Renaissance, 2009, 546 pages.

5 BONNES IDÉES EN ÉDUCATION

SELON CHARLES DE KONINCK



ÉDUIQUER

1

POUR FAIRE DES HUMAINS

L'éducation compte parmi les biens les plus fondamentaux que recherche l'enfant. Cette primauté de l'éducation ne s'explique pas uniquement par le fait que l'être humain a besoin d'elle pour être heureux et libre; elle trouve son fondement dans la nature même des choses. D'après Charles De Koninck, la nature elle-même, dans son labeur constant d'engendrement de nouveaux êtres vivants, ne vise pas simplement à la reproduction et à la préservation de l'espèce humaine. Elle vise d'abord et avant tout à ce que les êtres humains parviennent à leur réalisation pleine et entière, à ce qu'ils deviennent des humains *au sens plénier du terme*. Cela n'est possible que par l'éducation.

C'est l'heure de faire vos devoirs...

PARENTAUX !

2

Il ne faut jamais négliger que les parents ont des devoirs essentiels à l'égard de l'éducation de leurs enfants. Charles De Koninck déplorait dans son temps que plusieurs adultes se retrouvaient avec des enfants sans avoir une connaissance suffisante sur comment il faut les éduquer. Or, l'enfant doit apprendre de ses parents, avant même d'intégrer l'école, à aimer sincèrement ce qui est bon et à rejeter ce qui est mauvais, ainsi qu'à avoir une affectivité saine et harmonieuse. Il était à son avis vain d'espérer que l'école vienne réparer ce qu'une mauvaise première éducation faite par les parents a gâché.

3 LA LIBERTÉ DE LA FAMILLE : NON NÉGOCIABLE

Si l'on admet que l'éducation est d'une importance capitale et que celle-ci est d'abord le fruit des parents, on en conclut logiquement que la famille doit toujours jouir des droits et de la liberté nécessaires pour exercer sa tâche éducative dans le respect des consciences. Le respect de la conscience des parents et le refus catégorique de leur faire violence allaient si loin chez Charles De Koninck qu'il affirmait, dans un Québec encore très majoritairement catholique, que des parents agnostiques ou encore athées avaient non seulement le droit, mais même le devoir moral d'offrir à leurs enfants une éducation selon leur conscience – et que l'État devait leur fournir les moyens de cette éducation.

4 UN BON MAITRE (ou une bonne maitresse...)

Le maître – tout maître – joue un rôle déterminant dans la formation de la personne humaine. De plus, ce qui nous est enseigné plus jeune reste très longtemps imprimé en nous et il peut être très difficile d'en déroger par la suite. D'où l'importance capitale de choisir de bons maîtres, qui nous guident vers ce qui est vrai et vers ce qui vaut universellement. À cet égard, le magistère de l'Église, « Mère et maitresse », est particulièrement précieux, car son enseignement guide tout le processus d'initiation de l'être humain vers les vérités les plus importantes. Son magistère protège les élèves en les aidant à choisir de bons maîtres en ces matières et protège les maîtres eux-mêmes de l'erreur lorsqu'ils acceptent son enseignement.

5 LES HUMANITÉS POUR GAGNER LES COMBATS D'IDÉES

L'éducation aux humanités n'est pas étrangère à la vie libre en société. Notre vie sociale et politique n'est pas indifférente aux idées que nous véhiculons dans ces matières, et il faut toujours y porter une attention particulière. D'après Charles De Koninck, qui vécut durant la Seconde Guerre mondiale, il ne fallait pas s'imaginer que la victoire des armes contre les gouvernements totalitaires nous préservait de perdre un jour contre eux une autre guerre : la guerre des idées. Il demeure toujours possible d'assimiler ce que les mouvements à l'origine de ces gouvernements ont de plus pernicieux, et le champ de bataille où a lieu cette autre guerre est non pas les tranchées, mais les écoles, les collèges et les universités.

**« Gloire à toi, Trinité !
Aux captifs, liberté ! »**



**Trinitaires, passionnés de liberté !
Pour toi qui cherches ton chemin !**

Regarde la photo !

Contemple-la et laisse-toi interpellé par elle !

Tu vois le corps du Christ, sans bras, reposant sur un tronc, entouré de barbelés, et un Trinitaire essayant de les enlever.

La mission du Trinitaire est de libérer nos frères et sœurs qui sont persécutés à cause de leur foi, qui sont maltraités dans leur humanité, qui ont faim et soif de justice et de liberté ! Une belle mission toujours actuelle !

Il y a 800 ans, le Seigneur a appelé saint Jean de Matha pour fonder l'Ordre de la Sainte-Trinité et des captifs.

Le Seigneur continue toujours d'appeler et de dire :

« Viens et suis-moi ! »

Si tu veux en connaître plus sur les Trinitaires, communique avec :

Fr. Louis Gagnon, o.ss.t, ou Fr. Michel Goupil, o.ss.t,
Tél.: 450 461-0900 Tél.: 514 439-2244

courriel : vocationtrinitaire@gmail.com
www.trinitaires.ca

Maison Provinciale des Trinitaires
1481, rang des Vingt
Saint-Bruno (Québec) J3V 4P6

NOUVEAU LIVRE DE JACQUES GAUTHIER



Je donnerai de la joie. Entretiens avec Dina Bélanger.

Montréal/Paris, Novalis/Emmanuel,
2019, 208 pages 19,95 \$, 17 €.

Pianiste et mystique de Québec,

Dina Bélanger (1897-1929) a été béatifiée par Jean-Paul II en 1993. Elle laisse à l'Église et au monde un héritage spirituel d'une richesse exceptionnelle. Jacques Gauthier nous offre une rencontre chaleureuse avec cette amie de Dieu qui avait dit avant de mourir à 32 ans :

« Au ciel, je donnerai de la joie. »

Sel + Lumière :

Un rendez-vous à ne pas manquer !



CHARLES LE BOURGEOIS, présentera un documentaire sur la République centrafricaine après avoir rencontré l'archevêque de Bangui, le cardinal Dieudonné Nzapalainga qui, tente de créer des ponts entre les communautés dans un pays dévasté par la guerre. De plus, il animera une nouvelle réalisation intitulée, **Tour d'horizon**, avec des invités connus qui vont parler des sujets d'actualité de l'Église au Canada et dans le monde.

FRANCIS DENIS reviendra cet automne avec ses deux productions spéciales : **Sur la route des diocèses** (pour une 3^e saison), où il nous invite à rencontrer les différents visages de notre Église dans les diocèses francophones du Québec et du Canada. Et **Église en sortie** (pour une 4^e saison), qui selon une perspective missionnaire, vise à informer les catholiques et tous les francophones de partout au pays, des différentes initiatives apostoliques et catéchétiques des diverses églises locales.

EMILIE CALLAN, présentera, **This Place: Real People. Real Faith**. Une série mettant la lumière sur des histoires de catholiques fiers de leur église locale et de leur communauté.



Visitez seletlumieretv.org pour des informations supplémentaires.

SEL ET LUMIÈRE a besoin de votre soutien financier afin de continuer à ramener les personnes près du Christ et de la foi catholique.



SOUTENEZ-NOUS afin de poursuivre notre mission d'évangélisation par les médias.

Visitez notre site ou appelez-nous pour un don.

seletlumieretv.org | 1 888 302-7778

N° d'œuvre de charité : 88523 6000 RR0001



Fondation catholique
SEL ET LUMIÈRE MÉDIA



Visitez : seletlumieretv.org/boutique pour nos produits ou joignez-nous pour toute question.

Vidéotron **242** Rogers **240** Cogeco (Ontario) **185** Shaw **160** Eastlink **356** Bell Fibe **654** Telus **159** Sogetel **28** Bell Aliant Fibe **264**

MOINS RÂLEUR, PLUS DE LOUANGE

QUESTIONS ET RÉPONSES SUR L'ORAISON

Les Amis du père Caffarel ont organisé les 8 et 9 décembre 2017 un colloque international au Collège des Bernardins, à Paris. Le texte intégral a été publié sous le titre: *Henri Caffarel, prophète pour notre temps* (Cerf, 2018, 302 pages). Cette manifestation avait pour objectif de montrer l'influence du père Caffarel (1903-1996) dans le monde, de présenter sa pensée, sa pédagogie, ses intuitions sur la théologie du mariage et sur la prière intérieure. J'avais été invité à prononcer une conférence intitulée *Henri Caffarel, maître d'oraison*, que l'on retrouve sur mon blogue et qui est devenue un livre par la suite.

Je vous partage ici des extraits de mes réponses aux questions que l'on m'a posées lors d'une table ronde qui eut lieu après ma conférence, animée par M^{gr} Jérôme Beau. Les réponses complètes et celles des autres intervenants se trouvent dans le livre sur le colloque, p. 177-194.

BEAUCOUP PENSENT QU'ILS NE SAVENT PAS PRIER PARCE QU'ILS NE RESSENTENT RIEN. QU'EN PENSEZ-VOUS ?

J'ai dit dans ma conférence que ne rien ressentir, ce n'est pas là où se trouve le problème. Qu'il ne se passe rien, c'est faux. Dès que l'on descend à l'intérieur de soi, dès que l'on prend un bain de silence, il se passe quelque chose. Dès que l'on s'ouvre à la fine pointe de l'âme, il se passe toujours quelque chose, toujours.

COMMENT LA PÉDAGOGIE DE L'ORAISON PEUT-ELLE ÊTRE ADAPTÉE À DE JEUNES ADOLESCENTS, À DES ENFANTS ?

Pour la pédagogie, c'est l'Esprit Saint qui s'en occupe, il n'y a pas vraiment de méthode pour les jeunes. Ils sont beaucoup plus réceptifs qu'on ne le pense.

Les enfants ont une capacité de silence étonnante. Je l'ai expérimenté avec mes petits-enfants et j'ai déjà animé des retraites pour les familles comportant des moments d'adoration, d'oraison avec les enfants, et les enfants le vivent très bien.

Il ne faut pas compliquer les choses ; avec les enfants, il faut que cela soit simple et court, ce sont les deux mots importants, sinon on se décourage, cela devient inaccessible. Juste prendre conscience du silence :

«Descends en toi, Dieu est là, il t'aime!» C'est étonnant ce qu'il se passe.

VOULEZ-VOUS NOUS DIRE COMMENT, DANS VOTRE EXPÉRIENCE DE PRIÈRE ET DE COUPLE, VOUS VIVEZ DÉJÀ QUELQUE CHOSE DE LA DIMENSION ESCHATOLOGIQUE ?

Quand mon épouse n'est pas là, je ressens son absence. Si je ressens son absence, c'est qu'elle m'est présente. [...] Dans l'oraison, on vit l'absence qui est une forme supérieure de présence, on vit quelquefois un désert du cœur, on vit un manque, on sent parfois Dieu absent, mais il nous est très présent, sinon on ne ressentirait pas l'absence. Surtout, si l'on en souffre c'est qu'on l'aime drôlement. [...]

C'est comme Notre-Dame de Paris: il faut être loin pour voir toute sa beauté. Si on a le nez dessus, on ne la voit pas comme on devrait la voir. C'est l'éloignement pour une plus grande proximité.

VOUS PARLEZ DU « DEVOIR DE S'ASSOIR » DANS LA VIE CONJUGALE. COMMENT AIDER CHACUN À RENDRE COMPTE DE CE QUI SE PASSE DANS L'ORAISON ?

Ce n'est pas nécessairement pendant le «devoir de s'asseoir», ce peut être spontané. On peut se dire par exemple: «Ce fut un temps sec», et mon épouse peut me dire: «Oui, cela m'arrive aussi»; mais ce n'est jamais très élaboré, parce que cela fait partie de notre vie.

C'est comme lorsqu'on mange ensemble: on ne se demande pas comment l'autre mange. Nous prions, cela fait partie de notre vie, mais il faut être attentif aux petites paroles. Cela fait tellement partie de notre vie que c'est tout naturel; l'important c'est de vivre ce temps-là qui ne nous appartient pas. Nous n'avons pas à juger notre prière. Saint Ignace disait: «Ne juge pas ta prière, Dieu ne la juge pas!» [...] L'oraison nous permet de voir l'autre comme le Christ le voit, l'oraison nous permet de voir le monde comme le Christ le voit, l'oraison nous permet d'être moins «râleur», davantage «louange». Le Seigneur nous apprend à être patient, compatissant, tolérant.

Dans le beau livre du père Caffarel, *Camille C. ou l'emprise de Dieu*, on voit comment cette femme a vécu dans son couple la vie d'oraison et comment son mari, très respectueux, ne la vivait pas comme elle. Certains pensent: «Si je prie trop, je vais devenir moine ou moniale.» Mais voyons donc: si je prie, je me rapproche de mon épouse, c'est le cœur à cœur. Camille C. dit: «Quand je vis l'oraison, c'est Dieu qui s'aime en moi.» Dans le couple, quand on vit l'oraison, c'est le Christ qui aime l'autre en moi. C'est doublement gratifiant, c'est la source féconde.

On ne vit jamais l'oraison comme on veut; elle sera toujours pauvre, pleine de distractions, mais que c'est beau de vouloir recommencer chaque matin comme des artisans, des novices, et c'est là que l'Esprit vient en aide à notre faiblesse!

AVEZ-VOUS UNE PAROLE POUR CONCLURE ?

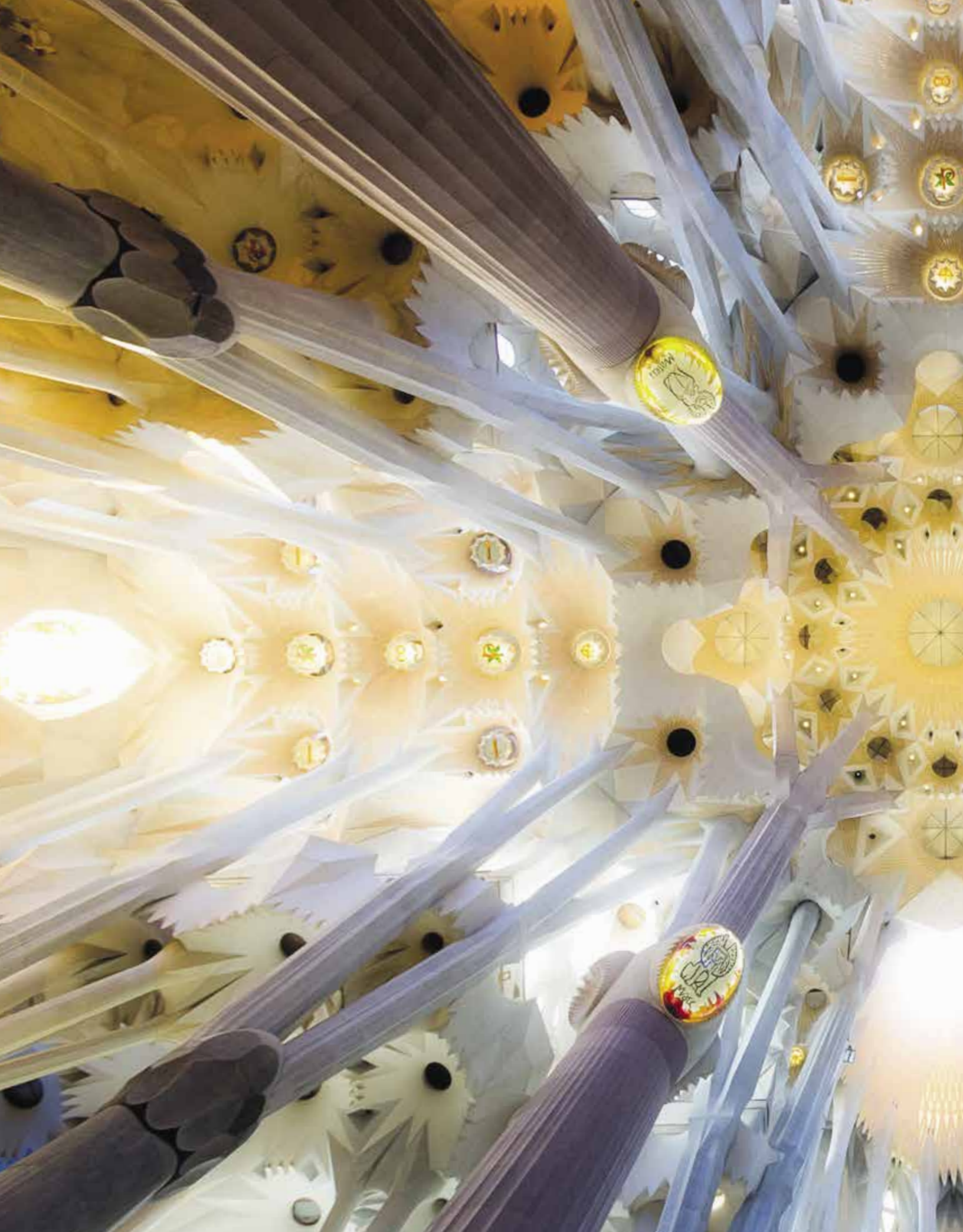
Je pense que, comme couples et baptisés, nous avons notre sacerdoce des fidèles et nous sommes appelés à être prêtre, prophète et roi, ce que nous oublions trop souvent.

Par notre baptême, nous avons tout pour devenir des saints et des saintes, et par notre baptême, il y a une prière qui est en nous et qui attend d'être libérée. C'est une prière qui est là depuis notre baptême et qui ne s'apprend pas dans les livres, qu'il faut simplement laisser monter de son cœur de baptisé.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit s'aiment en nous et vivent pleinement notre baptême, et à ce moment-là, tout est grâce. On devient même – comme le dit un poète que j'aime beaucoup, Patrice de la Tour du Pin – «Eucharistie». Il ne s'agit pas seulement de comprendre cette pratique de l'oraison, mais de se laisser prendre.

Et c'est là que nous vivons le sacerdoce que nous recevons tous lors de notre baptême. ■

Jacques Gauthier est l'auteur des ouvrages: *Henri Caffarel, maître d'oraison* (Cerf-Novalis); *Les saints, ces fous admirables* (Novalis-Béatitudes); *Georgette Faniel, le don total* (Novalis); *La petite voie avec Thérèse de Lisieux* (Artège-Novalis); *Comment devenir saint?* (Novalis); *Je donnerai de la joie. Entretiens avec Dina Bélanger* (Novalis). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue: jacquesgauthier.com.





LA FOI EST-ELLE VRAIMENT UNE LUMIÈRE ?

**Les objections de Kant,
Sartre et Nietzsche et la réponse
apportée par l'encyclique *Lumen fidei***

Louis Brunet
redaction@le-verbe.com

L'Église, notamment par la voix du pape François, invite à se laisser éclairer par Jésus, à croire en lui pour ne pas demeurer dans les ténèbres. Parler ainsi de lumière de la foi, comme le Saint-Père l'a fait dans *Lumen fidei* (2013), ne va cependant pas de soi dans le monde contemporain. Des courants d'idées qui remontent à l'époque moderne s'opposent à cette façon de chercher de la lumière. Des penseurs influents continuent à ne pas trouver très lumineuse l'idée de croire. Dans le monde dans lequel on vit aujourd'hui, on ne passe pas pour une lumière en invoquant sa foi.

Sur les chemins de la vie, tous ont besoin d'un éclairage, mais tous ne comptent pas sur les mêmes sources de lumière.

En quoi consiste, au juste, cette objection à l'idée que la foi serait une lumière? Et comment peut-on y répondre?

Pour y voir plus clair sur ces questions, les réflexions du pape François sur la foi comme lumière valent la peine d'être méditées. Un examen des pensées adverses auxquelles l'encyclique *Lumen fidei* fait allusion servira d'entrée en matière.

SORTIR DE SA MINORITÉ AVEC KANT

«À l'époque moderne», rapporte le pape François, évoquant des idées qui se sont répandues surtout à partir du 18^e siècle, «on a pensé qu'une telle lumière était suffisante pour les sociétés anciennes, mais qu'elle ne servirait pas pour les temps nouveaux, pour l'homme devenu adulte, fier de sa raison, désireux d'explorer l'avenir de façon nouvelle.»

Cette mention de «l'homme devenu adulte» évoque une sorte d'analogie entre la croissance et le développement d'un individu à travers les âges de sa vie et la croissance et le développement de l'humanité, de la civilisation, à travers les périodes de l'histoire.

Cette analogie, on la trouve explicitement présentée par le philosophe allemand **Emmanuel Kant** dans un texte qui s'intitule *Réponse à la question: «Qu'est-ce que les Lumières?»* (1784). Cette réponse consiste à dire que les Lumières, c'est «la sortie de l'homme de sa minorité». Ce qui revient à dire: c'est l'homme devenu adulte.

Cette minorité, il la définit comme «l'incapacité de se servir de son entendement [donc de sa raison, de son intelligence] sans la direction d'autrui». Voilà ce qui, pour Kant, est contraire à l'esprit des Lumières: rester comme un enfant, avoir besoin d'une autorité qui nous indique quoi croire, quoi penser.

Voir dans la foi une lumière, ce serait donc, dans cette logique, s'empêcher de se laisser illuminer par les lumières de sa propre raison autonome et émancipée. Le Siècle des Lumières, dirait-on, ne veut pas de la Lumière des siècles.

Dans l'idée de Kant, le refus des Lumières de la part de l'homme demeuré mineur n'est pas excusable. Certes, ce n'est pas de la faute de l'enfant s'il n'est qu'un enfant; c'est normal qu'il ait besoin de la direction d'autrui et soit incapable d'autonomie rationnelle.

LES PRÉCEPTES CONTRE LE SAVOIR?

Mais en ces temps modernes et nouveaux où nous sommes, en cet âge des Lumières, aurait dit Kant, tout homme devrait être devenu un adulte fier de sa raison. Celui qui n'est pas sorti de sa minorité est responsable de son encroutement dans cet état: «La cause en réside non dans une insuffisance de l'entendement, mais dans un manque de courage et de résolution pour en user sans la direction d'autrui.»

À ce manque de courage, il faudrait remédier en cultivant l'audace du savoir. Cette audace, on serait empêché de la cultiver en restant accroché à la foi et à sa lumière illusoire.

Voilà qui rappelle la célèbre exhortation de Kant: «*Sapere aude*, aie le courage de

te servir de ton propre entendement.» «Telle est, souligne Kant, la devise des Lumières.»

L'explication de ce qui empêche ce courage intellectuel semble conçue pour intimider les récalcitrants. Ne pas répondre à cette invitation, dénonce Kant, c'est de la paresse et de la lâcheté. C'est un sort peu enviable: on reste avec des préceptes et des formules, qui sont comme «des fers qui enchainent une minorité qui se prolonge».

À cet esclavage, Kant oppose la liberté requise pour parvenir aux Lumières. Il admet pourtant que, «partout en ce monde, il y a limitation de la liberté». Une distinction entre un usage public et un usage privé de notre raison lui permettra de faire la part des choses. Seule la limitation de la liberté dans l'usage public de la raison serait une entrave aux Lumières. Ce qu'il entend par là, c'est une utilisation de la raison «à titre de savant, devant l'ensemble du public qui lit». Mais dans l'usage privé, associé à une fonction ou à l'exercice d'une charge civile, il admet que «raisonner n'est pas permis» et qu'«il faut au contraire qu'on obéisse».

Ainsi, Kant concèdera qu'«un prêtre est tenu de livrer son enseignement à ses catéchumènes et à ses paroissiens selon le symbole de l'Église qu'il sert». Mais «en tant que savant qui par ses écrits s'adresse au public», il disposerait selon Kant d'une «liberté illimitée de se servir de sa propre raison et de parler en son propre nom». Je vous laisse deviner dans lequel de ces deux usages de la raison le prêtre contribue le plus à répandre la lumière, aux yeux de Kant...

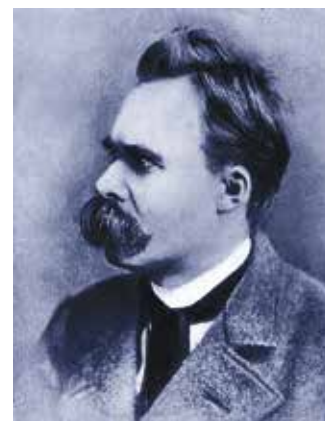
LES CHEMINS DE NIETZSCHE

Dans le prolongement de cette objection discréditant la foi, le pape François cite un extrait d'une lettre que le jeune **Friedrich Nietzsche** adressait à sa sœur Elisabeth. Il l'invitait à se risquer, en parcourant «de nouveaux chemins [...], dans l'incertitude de l'avancée autonome». Et il ajoutait: «À ce point, les chemins de l'humanité se



EMMANUEL KANT

(1724-1804) est un philosophe allemand. Surtout connu pour sa *Critique de la raison pure*, il a aussi écrit *Réponse à la question: «Qu'est-ce que les Lumières?»* (1784). Dans ce texte, il soutient que les Lumières, c'est «la sortie de l'homme de sa minorité».



FRIEDRICH NIETZSCHE

philosophe, poète et compositeur allemand (1844-1900). Pour lui, «toute vraie foi est en effet infaillible; elle accomplit ce que la personne croyante espère trouver en elle, mais elle n'offre pas le moindre support pour l'établissement d'une vérité objective.»



séparent: si tu veux atteindre la paix de l'âme et le bonheur, aie donc la foi, mais si tu veux être un disciple de la vérité, alors cherche.»

François commente de la façon suivante: «Le fait de croire s'opposerait au fait de chercher.» Et il souligne les reproches auxquels expose une préférence pour la foi: «À partir de là, Nietzsche reprochera au christianisme d'avoir amoindri la portée de l'existence humaine, en enlevant à la vie la nouveauté et l'aventure. La foi serait alors comme une illusion de lumière qui empêche notre cheminement d'hommes libres vers l'avenir.»

Opposer de la sorte croire et chercher, c'est, on s'en doute bien, travailler à détourner de la foi. C'est ce à quoi cet autre philosophe allemand s'emploie auprès de sa sœur. Elle justifiait ses choix de croyante en invoquant leur difficulté. Nietzsche lui rétorque, en évoquant le milieu luthérien dans lequel a baigné leur enfance (le père que Nietzsche a perdu à l'âge de quatre ans était pasteur luthérien), que la difficulté ne se trouve pas nécessairement là où elle pensait:

«Est-ce difficile d'accepter simplement tout ce en quoi on a été élevé, qui est graduellement devenu profondément enraciné en soi, qui est tenu pour vrai parmi la parenté et parmi beaucoup de bonnes gens et qui, en plus, reconforte vraiment et élève l'homme? Est-ce plus difficile que de prendre de nouveaux chemins, luttant contre l'habitude, dans l'incertitude de l'avancée autonome, au milieu de fréquentes hésitations du cœur, et même de la conscience, souvent inconfortable, mais toujours poursuivant l'éternel but du vrai, du beau, du bon?»

Dans la même ligne de pensée, le philosophe existentialiste athée **Jean-Paul Sartre**, dans sa pièce de théâtre *Les mouches* (1943), fera dire à son personnage Oreste: «Il y a un autre chemin..., mon chemin.» Il représentera ce personnage comme disant «adieu à cette légèreté sans tache» qui fut la sienne. Dans les deux cas, on oppose la nouveauté et l'aventure du nouveau chemin à la sécurité rassurante du chemin traditionnel de la foi.

Nietzsche poursuit dans la même foulée, en opposant le confort heureux, paisible et tranquille du croyant à l'inconfort courageux du chercheur de vérité: «N'est-ce pas plutôt que, pour le vrai chercheur, le résultat de sa recherche n'est pas du tout ce qui compte? Cherchons-nous, dans nos investigations, la tranquillité, la paix, le bonheur? Non – seulement la vérité, même si elle devait s'avérer terrifiante et laide.»

VÉRITÉ OU CONFORT: UN FAUX DILEMME

Qu'il y ait des vérités difficiles à accepter et qu'il faille préférer la vérité à son confort émotionnel, on le concèdera volontiers. Mais ce qu'il faut remettre en question, ici, comme le véritable enjeu, c'est le présupposé de Nietzsche. Il pense, comme le rapporte le pape François, que la foi doit être associée à l'obscurité, qu'elle n'apporte qu'une «lumière subjective, capable de réchauffer le cœur, d'apporter une consolation privée», mais qu'elle ne pourrait «se proposer aux autres comme lumière objective et commune pour éclairer le chemin».

La suite de la lettre confirme cette subjectivité radicale que Nietzsche associe à la foi: «Une dernière question. Si nous avions cru dès notre jeunesse que tout salut ne venait pas de Jésus, mais d'un autre – disons, de Mahomet –, n'est-il pas certain que nous aurions profité des mêmes bénédictions? On peut en être sûr, la foi seule donne la bénédiction, non ce qui se tient d'objectif derrière la foi.»

On le voit clairement ici: les effets reconfortants qu'apporte la foi – toute foi, mais cela inclut la foi chrétienne en particulier – s'expliqueraient uniquement par la subjectivité du sujet croyant, en l'absence de toute réalité du côté de ce qui fait l'objet de cette foi.

Poursuivant dans cette veine subjective, il ajoute: «Toute vraie foi est en effet infail-
lible; elle accomplit ce que la personne croyante espère trouver en elle, mais elle n'offre pas le moindre support pour l'établissement d'une vérité objective.»

Tout se passe comme si, contrairement à Jésus qui disait que «tous ceux qui sont pour la vérité écoutent ma voix» (Jn 18,37), Nietzsche disait: «Tous ceux qui sont pour la vérité refusent la foi.» Selon lui, le chercheur de vérité devrait s'en tenir à la lumière de la raison autonome.

CROIRE EN LA GRANDE LUMIÈRE

Pour répondre à cela, le pape François souligne ce que la suite de l'histoire des hommes et des idées depuis Nietzsche a permis d'observer: «Peu à peu, cependant, on a vu que la lumière de la raison autonome ne réussissait pas à éclairer l'avenir; elle reste en fin de compte dans son obscurité et laisse l'homme dans la peur de l'inconnu.»

Tout se passe comme si l'humanité sans foi, croyant faire triompher la raison autonome en inaugurant un siècle des Lumières, se retrouvait finalement sinon tout à fait dans un siècle des Ténèbres, du moins dans quelque chose qui s'en rapproche, dans un siècle des petites lumières: «Ainsi l'homme a-t-il renoncé à la recherche de la grande lumière, d'une grande vérité, pour se contenter des petites lumières qui éclairent l'immédiat, mais qui sont incapables de montrer la route.»

La grande lumière, c'est celle qui peut montrer la route, la destination, et qui permet de distinguer le bien du mal.

Les petites lumières, ce sont celles qui indiquent plein de moyens, plein de vérités spécialisées souvent très scientifiques, mais qui, en l'absence de grande lumière, «nous font tourner en rond, sans direction».

Et cette grande lumière, seule la foi, affirme le pape François, est en mesure de la donner. Sans elle, «toutes les autres lumières finissent par perdre de leur vigueur».

C'est à ce point que nous vivons aujourd'hui une «crise de la vérité», dans une culture qui «tend souvent à accepter comme vérité seulement la vérité de la technologie», ce

qui ne laisse pas beaucoup de lumière pour éclairer l'avenir.

LE VRAI COURAGE DE LA FOI

Avec Kant, la lumière devait venir d'une raison autonome, qui a le courage de penser «sans la direction d'autrui». Avec Nietzsche, le fait de croire, en s'éclairant d'une lumière illusoire, s'opposait au fait de chercher. Avec le pape François, le fait de chercher, si du moins on ne veut pas se contenter des petites lumières, devrait conduire au fait de croire.

Nul besoin pour cela de se départir d'une attitude raisonnable, car «puisque Dieu est fiable, il est raisonnable d'avoir foi en lui». Nul besoin de renoncer à la vérité, car «la foi, sans la vérité, ne sauve pas, ne rend pas surs nos pas». Nul besoin de renoncer à la nouveauté, car «la nouveauté à laquelle la foi nous conduit, c'est d'être transformé par l'Amour».

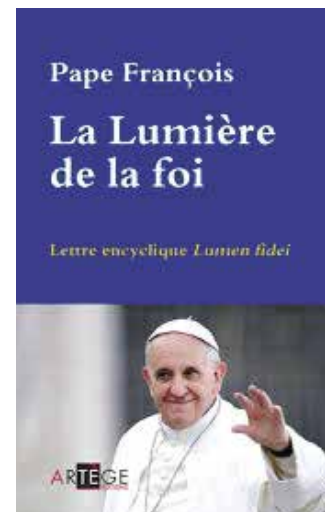
Il s'agit pour le croyant de se connecter à la source originale de la foi, en rencontrant «le Dieu vivant qui nous appelle et nous révèle son amour».

Et le vrai courage, ce sera celui d'«avoir confiance et de faire confiance», sans renoncer à la connaissance, mais en acceptant de se laisser guider par cet Autrui et par ceux qu'il a institués comme médiateurs pour être lumière sur notre chemin. ■

Marié et père de famille, **Louis Brunet** a enseigné la philosophie au cégep de Sainte-Foy et à l'Université Laval. Auteur de *Philosophie de l'éducation* et de *Le texte argumentatif en philosophie*, il anime régulièrement des formations «Foi et raison». Il a collaboré à la revue *Laval théologique et philosophique* et donne des conférences à la Société d'études aristotélico-thomistes.



JEAN-PAUL SARTRE (1905-1980), philosophe existentialiste athée. Dans sa pièce de théâtre *Les mouches* (1943), il fera dire à son personnage Oreste: «Il y a un autre chemin..., mon chemin.»



PREMIER GRAND TEXTE

du pape François, publié le 5 juillet 2013 au cours de l'année de la foi, *Lumen fidei* (la lumière de la foi) parle de la foi comme d'une lumière qui vient de l'avenir! Surnommée l'encyclique à quatre mains, car elle a été rédigée sous les deux pontificats de François et de Benoît XVI, elle complète une trilogie sur les vertus théologiques (foi, espérance et charité) avec les encycliques *Deus caritas est* (*Dieu est Amour*) et *Spe salvi* (*Sauvés dans l'espérance*).



*Qui assemble
se ressemble!*

DES ARMOIRES DE CUISINE DE QUALITÉ

PRÊTES-À-ASSEMBLER OU SERVICE CLÉ EN MAIN
SELON VOS MESURES

- Logiciel AVIVIA3D en ligne
- Estimation en temps réel
- Plus de 100 modèles d'armoires et de caissons sur mesure
- Fabrication tenon mortaise facile à assembler
- Produits 100% québécois

20, route Goulet, St-Séverin
Tél. : 418 365-7821

2390, rue Principale Ouest, Magog
Tél. : 819 769-0655

AVIVIA.CA



AVIVIA
DES CUISINES À VOTRE MESURE



Jésus de Nazareth

Actif depuis 2019 ans



Si ton frère a commis un péché contre toi,
va lui faire des reproches en
messagerie privée sur Facebook.



12:45

Pierre

Et s'il n'y a pas de mention «lu» sous
le message?

12:46



Écris-lui sur votre groupe WhatsApp afin
que l'affaire soit réglée sur la parole de
deux ou trois témoins.

Et s'il refuse de les écouter? 🙄



Écris tes reproches sur Twitter.

Et s'il refuse encore de les écouter? 🙄

13:20

...



Considère-le comme un païen.



ET un publicain.

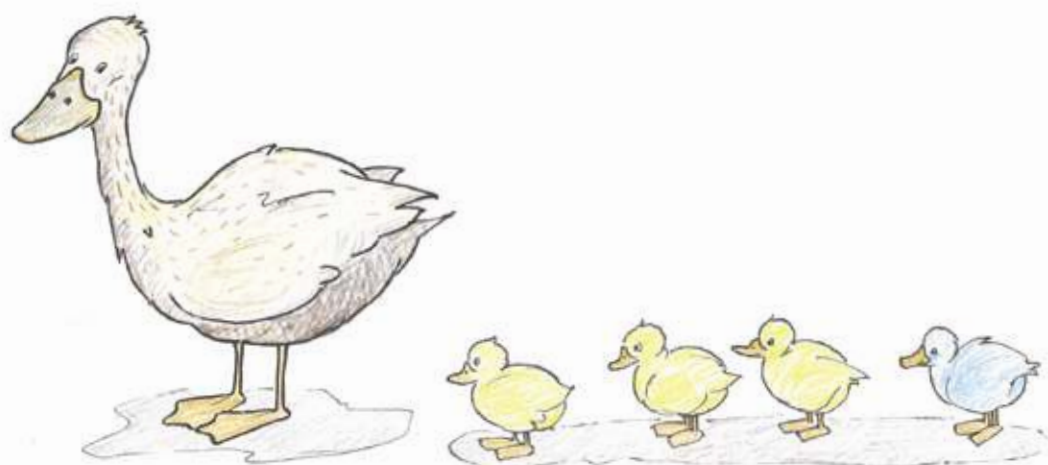


Cf. Mt 18,15-17



ADOPTER UN ENFANT DIFFÉRENT

L'ASSOCIATION EMMANUEL



Gabriel Bisson
gabriel.bisson@le-verbe.com

COMMENT FONCTIONNE L'ADOPTION AU QUÉBEC ?



Existe-t-il des organismes pour aider ceux qui désirent adopter un enfant différent ? Handicapé, trisomique, qui a un retard mental ?

L'adoption est une réalité si courante...



et si peu connue en même temps.

Nous avons rencontré Catherine Desrosiers, directrice générale de l'association Emmanuel, afin d'en savoir plus.



...et aussi pour qu'elle nous guide dans ce processus. Car nous nous sommes sentis appelés, dans notre vie de couple, à nous montrer disponibles à cette forme très particulière d'ouverture à la vie, bien que nous ne sachions pas encore quelle forme et quels détours ce projet prendra.

MAIS D'ABORD, QU'EST-CE QUE L'EMMANUEL ?



« L'Association Emmanuel est née en Europe, vers la fin des années 1970, début 1980. Un couple de Français est venu au Québec dans les années 1980 pour y créer un organisme inspiré de la même philosophie : favoriser l'adoption d'enfants handicapés ou ayant des besoins spéciaux.

Ils ont commencé en mettant dans un journal un article invitant les gens qui avaient adopté un enfant à se regrouper pour créer un organisme.

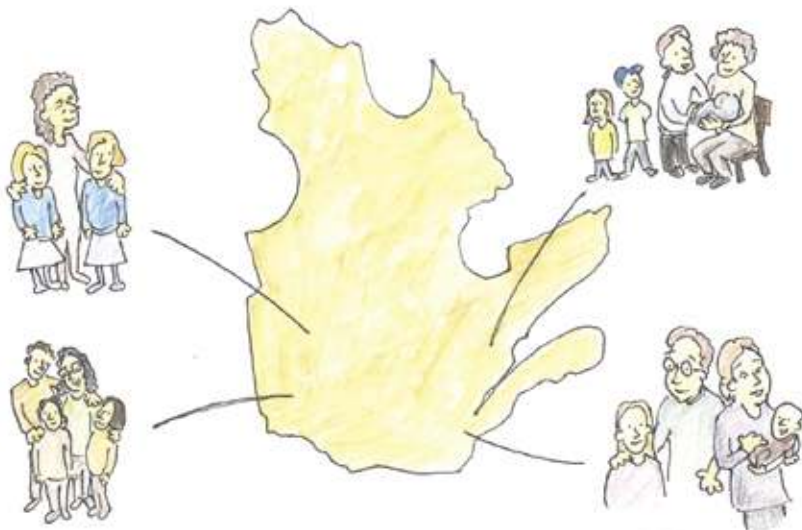


Ça s'est fait un peu à la bonne franquette, à l'image de toutes les associations d'adoption qui ont vu le jour au Québec dans les années 1980.

Pourquoi ces années-là ? Parce que le contexte social s'y prêtait. Il n'y avait plus d'orphelinats. C'était aussi l'époque de la désinstitutionnalisation. Il était maintenant possible d'adopter des enfants handicapés.



Alors, au début, six ou sept familles se sont rencontrées, dont mes parents. Elles ont créé les bases de ce qui deviendrait l'association, mais à la couleur québécoise. Parce que dans chaque pays c'est différent, selon la culture et, évidemment, les lois.



Nous nous sommes attribué comme mission de donner la possibilité à tout enfant, peu importe ses besoins, d'être adopté.

Cet engagement comporte plusieurs volets. Premièrement, de travailler avec les services sociaux. Quand ils ne trouvent pas de famille pour un enfant, ils font appel à nous.



Chaque Centre Jeunesse a une liste d'attente de parents, de postulants qu'ils acceptent, mais sur ces listes-là, il n'y a pas toujours des gens qui sont prêts à adopter des enfants ayant des handicaps ou des besoins particuliers.

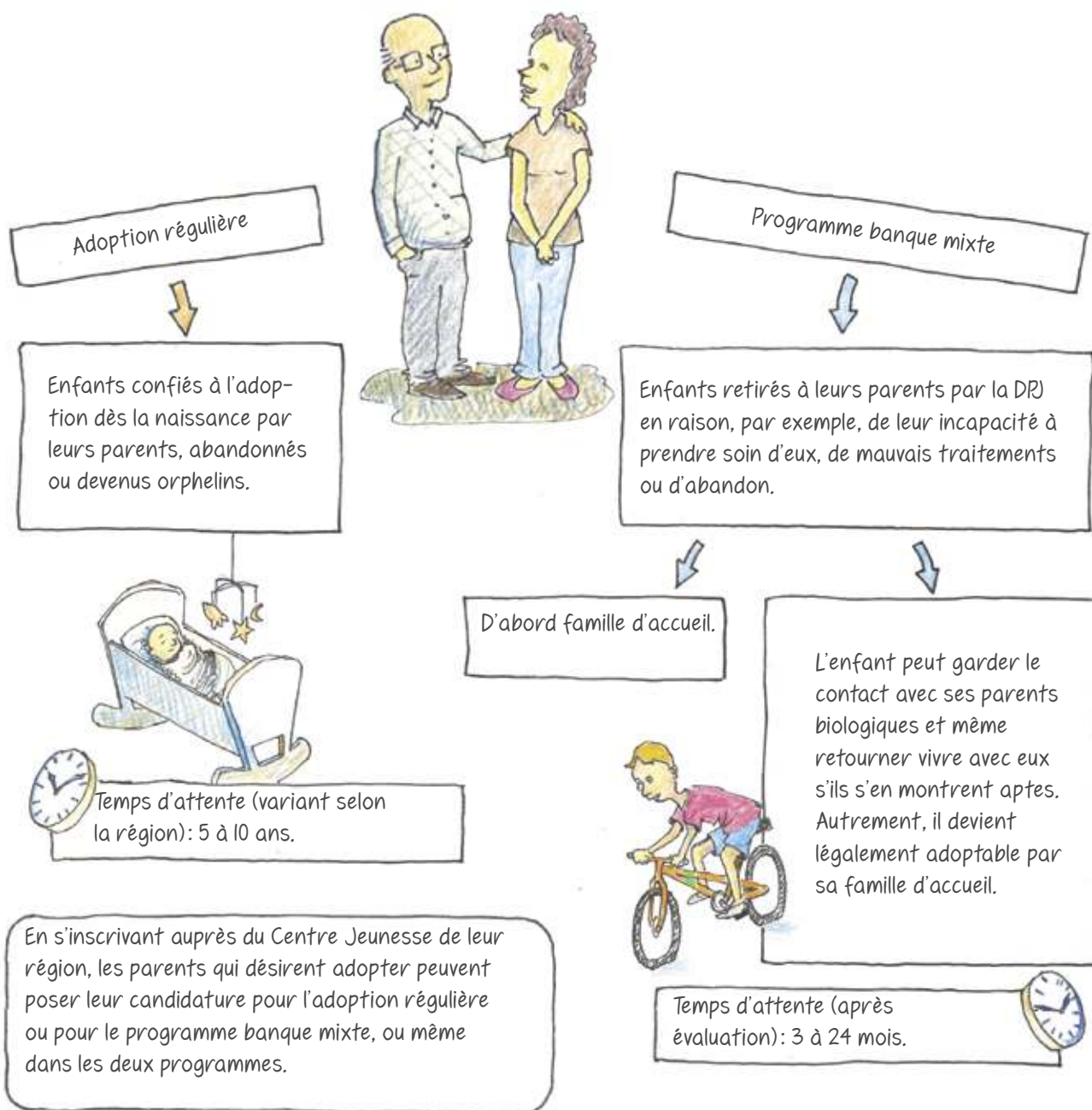


Un autre volet de notre mission, c'est d'aider les gens qui veulent adopter. Autant à s'y retrouver dans le système qu'à avoir un bon processus de réflexion...



... à savoir, qu'est-ce que ça implique d'adopter un enfant handicapé? Qu'est-ce que la banque mixte? Un peu tout ça...

JUSTEMENT, ÇA FONCTIONNE COMMENT, L'ADOPTION AU QUÉBEC ?



Les parents qui ont à cœur l'adoption d'un enfant handicapé passent par le même processus (premières démarches auprès du CIUSSS, évaluation psychosociale, attente) que pour adopter n'importe quel autre enfant, à la différence que le temps d'attente est généralement moins long, et que les parents adoptants peuvent être accompagnés et soutenus tout au long de ce processus par l'association Emmanuel.

Ensuite, l'adoption d'enfants ayant de grandes vulnérabilités est difficile pour les familles. Dans certains cas, ce peut être un handicap intellectuel comme la trisomie, mais il y a beaucoup d'autres cas où l'on parle plus de facteurs de risques, d'enfants qui ont des problématiques du point de vue du développement et de la santé mentale, etc.



Alors on offre beaucoup de soutien à ces gens-là. Nous avons toutes sortes de formations et d'ateliers pour eux.



Il peut aussi arriver que je travaille avec les parents biologiques, qui font le choix soit de confier leur enfant à l'adoption, soit de le garder.

Et concrètement, à quoi ressemble le soutien que vous apportez aux parents qui adoptent ?



Il y a des rencontres de familles, comme notre camp annuel qui dure trois jours.

On essaie aussi d'offrir des formations en ligne, gratuites. On s'est plutôt spécialisés dans l'accompagnement sur le plan de la négligence, des traumatismes. Quand ça touche la déficience, on va référer localement. Parce que, pour plusieurs choses, par exemple la trisomie, c'est fou comme il existe déjà des services.



Chaque région a ses petits groupes d'entraide, alors on encourage les gens à s'y impliquer.



Puisque l'association s'étend à l'échelle de la province, ce n'est pas toujours évident. C'est pour ça qu'on s'est vraiment spécialisés dans ce qui est plus

difficile d'accès, ce qui touche la santé mentale et les développements problématiques chez les enfants de la banque mixte, etc.

Mais pour les gens qui vivent une réalité adoptive, le camp, c'est un « must ». C'est dur à remplacer, les échanges qu'ils vont y vivre.

C'est un lieu où les gens se retrouvent entre eux. »



Et les parents adoptifs, arrive-t-il qu'ils vivent des préjugés par rapport à leur situation ?



Oui, en fait, ce ne sont pas tant des préjugés que le fait qu'ils se sentent moins à l'aise de se confier quand ils vivent des difficultés. Évidemment, ce n'est pas toujours rose, l'adoption d'un enfant handicapé.

Il y a parfois la crainte que les gens disent : « Bien, c'est toi qui as voulu adopter. » Ça, c'est une chose que j'entends. L'autre chose, qui est plus difficile encore, c'est qu'il y a des handicaps qu'on pourrait dire « invisibles ». Des enfants qui ont été négligés, déplacés plusieurs fois, traumatisés, finissent par développer des problèmes de comportement. Donc les gens vont dire : « Il est donc ben mal élevé, ton enfant » ou : « Arrête de le gâter, tu le protèges trop. »



Il existe une forte pression de performance, donc c'est sûr que des enfants qui dérangent beaucoup, qui sortent du lot, ça ne passe pas inaperçu. Ça génère de l'incompréhension. Mais pour le parent, ce n'est pas facile. C'est comme si tu te promènes avec du fluo sur tous tes défauts.



D'un autre côté, ces enfants apportent aussi beaucoup aux familles qui les accueillent. Ça donne une capacité plus élevée de comprendre les autres. Ça développe aussi chez la fratrie de l'empathie et de la sensibilité envers ce que les autres vivent.



Mais ça dépend beaucoup aussi de ce que les parents leur inculquent. S'ils sont disponibles le plus possible pour tout le monde, ça développe plusieurs qualités. Tout cela est une question d'équilibre.

Et du point de vue de la relation entre les parents biologiques et les parents adoptifs, comment ça se passe ?



C'est très variable. Ça dépend du contexte dans lequel l'adoption a eu lieu.

L'ENFANT A-T-IL ÉTÉ CONFIÉ ?
A-T-IL ÉTÉ RETIRÉ PAR LA DRJ ?

Du point de vue des adoptants, tous ne sont pas à l'aise de la même manière dans leur filiation avec l'enfant, sachant que cet enfant-là a été mis au monde par d'autres parents.



Des fois, par exemple, des parents qui ont des déficiences intellectuelles ne comprennent pas qu'ils ne peuvent pas être adéquats pour répondre aux besoins de l'enfant.

Dans le processus d'adoption, on s'assure que les gens soient bien préparés.



Au Québec, toutefois, il n'est pas possible pour le parent biologique d'avoir un droit de regard sur ceux qui adoptent. On ne peut pas choisir.

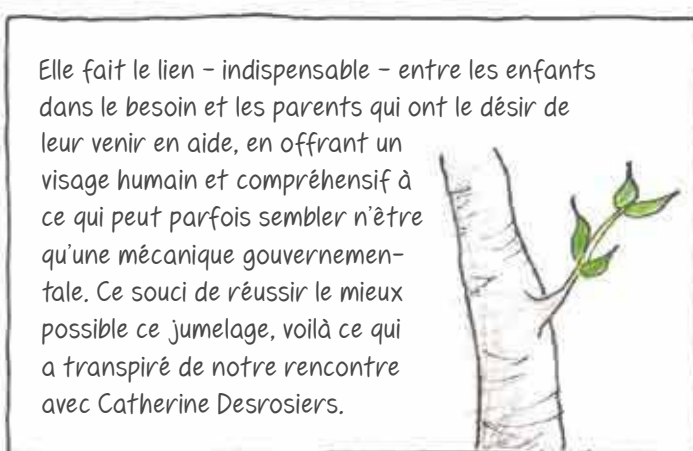
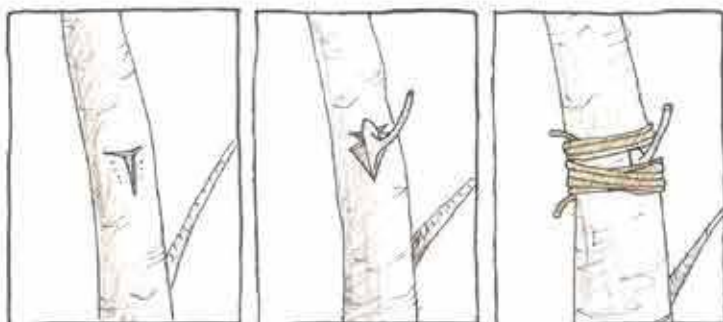
Quand on signe un consentement, on confie l'enfant à la DRJ, qui doit choisir. Par contre, depuis un an, il y a une loi qui encadre l'adoption ouverte. Et là, c'est l'équivalent d'une entente entre les deux parties.



Par exemple, si le parent biologique vous confie un enfant et qu'il spécifie qu'il aimerait rencontrer les parents adoptants avant, puis voir l'enfant une fois par année, ou avoir une lettre avec des photos, ça peut être encadré légalement dans une entente écrite.



L'association Emmanuel a déjà aidé plusieurs familles à entreprendre les démarches d'une aventure plus que spéciale (environ 300 enfants depuis le début).





Laurence à Florence

Laurence Godin-Tremblay
laurence.godin-tremblay@le-verbe.com

Une année est passée. Une année italienne. Cloîtrée pour les six prochaines heures dans un aéroport allemand, je me laisse envahir par mes souvenirs, mes joies, mes peines, mes découvertes...

Je ne voulais pas vraiment étudier à Florence.

Mais on m'a dit qu'une étudiante au doctorat en philosophie devait aller à l'étranger. Dans le milieu universitaire, on raconte que c'est pour «l'expérience intellectuelle». Dans le même milieu, après quelques verres, on murmure en catimini que c'est en fait pour le curriculum vitae. Qu'il faut bien impressionner les futures universités pour qu'on voudrait travailler.

Le 9 septembre 2018, je suis donc partie vers l'Italie sans attentes particulières.

Avancer ma thèse. Donner une ou deux conférences peut-être. Manger pas mal de pizzas. Je ne m'attendais pas à vivre une autre conversion, plus forte encore que la première. Je

ne m'attendais pas à goûter un peu plus au Royaume des cieux... (Ce qui est encore bien meilleur que la pizza!)

LE POINT DE DÉPART

Je suis une jeune chrétienne: six ans se sont maintenant écoulés depuis mon baptême, que j'ai reçu à l'âge de 20 ans. Au début de ma conversion, tout était si intense! La prière, la messe, la Parole de Dieu, le don de soi... Tout était plein de saveurs!

Autour de 23 ans cependant, tout s'est au contraire attiédi. Ma foi vivait toujours, mais des cendres du passé. Je me souvenais que Dieu m'avait sauvée, qu'il m'avait, entre autres, tirée de la drogue et de l'absurde. Mais le Seigneur me semblait maintenant lointain, quasi intouchable.

Ne connaissant pas bien la vie chrétienne, j'en étais venue à croire que c'était normal. Je pensais plus ou moins consciemment: «Au début,

on est tout feu tout flamme, mais à un certain moment, la foi devient une sorte d'habitude, un chemin dans lequel on avance certes... mais tranquillement et sans réelle passion.»

Avant de partir en Italie, j'étais terriblement fatiguée. J'avais passé l'été à donner des conférences, à travailler sur mon doctorat, à apprendre l'italien, à jouer pour deux équipes de soccer, à suivre un cours d'allemand avec mon frère, à essayer de faire croire à mon fiancé que je trouverai du temps pour que nous puissions prier ensemble, pour que nous nous préparions *pour de vrai* à notre mariage... J'étais devenue irritable, impatiente, et surtout orgueilleuse.

UNE PREMIÈRE RENCONTRE

En arrivant à Florence: un grand silence.

Plus d'amis, plus de famille, plus de soccer, plus de groupes de lecture, plus de conférences, plus de cours de langues...

Juste moi.

Disposant de tout ce temps libre, je me dis que je pourrais aller à la messe plus souvent, tous les jours en fait. Ça me donnerait l'occasion d'améliorer mon italien et, qui sait, de redécouvrir ma foi, de rallumer le feu passé.

Et la messe me touche. Et la croix, au-dessus de l'autel, me fascine! La Parole me semble vivante! Comme jamais!

Un soir d'octobre, je me rends au séminaire de Florence pour un groupe de prières. Avant les prières, on offre des paninis (les Italiens mangent tout le temps!). Il y a du bruit et des cris (les Italiens crient tout le temps!). Je ne comprends rien quand on me parle. Je me sens perdue, seule et un peu stupide. Je me sens comme «l'étrangère de service».

Durant la prière, on laisse un temps pour la confession.

Je vais à la rencontre d'un prêtre, un peu au hasard. Je me dis en moi-même: «Livre-toi sans

gêne, raconte tout ce qui te fait mal et que tu n'as jamais osé dire, par orgueil. De toute façon, tu ne reverras jamais ce prêtre et il n'aura pas vraiment d'impact dans ta vie.»

Ce prêtre est finalement devenu mon père spirituel... et a complètement transformé mon existence.

UN SAGE ET UN CONFESSEUR

Une semaine à avoir le cœur brulant, à ne pas dormir la nuit, à rêvasser durant mes cours... Moi prise d'une joie que je ne connaissais pas! Une joie intense, forte et belle. Le Seigneur est vraiment passé durant cette confession. Il m'a pardonné! Sa miséricorde enflamme mon cœur!

Peut-être devrais-je retourner parler avec ce prêtre.

Ses paroles m'ont touchée, après tout. Peut-être pourra-t-il m'expliquer comment sortir de ma tiédeur des dernières années. Peut-être

**CE PRÊTRE EST
FINALEMENT
DEVENU MON PÈRE
SPIRITUEL... ET
A COMPLÈTEMENT
TRANSFORMÉ
MON EXISTENCE.**

m'enseignera-t-il à prier et à me détacher de mon étude continue.

Des heures et des heures à discuter avec lui. Des heures et des heures à lui poser des questions. Durant des semaines, des mois, je le poursuis après la messe du matin, alors que le pauvre veut juste *andare via* et vaquer à ses occupations, qui sont d'ailleurs en nombre astronomique !

Il finit par m'inscrire à son cours de théologie, espérant calmer ma soif de savoir. Malédiction ! Ma soif s'accroît au contraire démesurément !

Je le poursuis maintenant à la faculté de théologie, encore pour lui poser des questions. Les autres étudiants me dévisagent...

Et je me confesse maintenant de façon régulière. Tous les samedis, à 6 h 40 du matin, don Francesco m'ouvre les portes de son église. Nous récitons les laudes ensemble et je me confesse ensuite. À 7 h 30, il célèbre la messe. Et j'ai l'impression de goûter un peu du paradis ! J'ai l'impression que le Seigneur me fait reposer sur des prés d'herbes fraîches, qu'il me conduit à des eaux tranquilles.

Jamais les samedis matin n'auront été aussi beaux !

MON PÈRE SPIRITUEL EST ITALIEN

Notre rencontre ne se résume pas à des idées. Je raconte à don Francesco tout ce qui me tracasse : mes blessures, mes faiblesses, mes doutes, mes peurs. Il m'écoute, me console et me conseille.

À l'occasion, il me sermonne également. Se fâche même parfois. Il exige de moi plus de charité, plus d'humilité, plus de foi. Il me dévoile la vérité sur moi, même quand je me lamente, même quand je refuse de la voir.

Il me donne des textes à méditer, des exercices spirituels à faire. Tout devient plus clair, plus grand, plus vrai.

Et surtout : je me sens aimée.

D'un amour que je ne connaissais plus ! Après quelques mois, je me rends compte que j'ai maintenant un père spirituel.

RENDRE GRÂCE !

Comment remercier le Seigneur pour ce qu'il m'a donné en Italie ? J'étais tiède, j'étais loin. J'étais terriblement orgueilleuse ! Mais le Seigneur a oublié mes fautes ! Il a fait toute chose nouvelle !

«Ce qui était en premier s'en est allé» (Ap 21,4).

Comment remercier don Francesco ? Comment lui rendre le bien qu'il m'a fait ? Comment redonner la vie qu'il a produite en moi ? Car c'est cela, un père : quelqu'un qui fait vivre ses enfants.

Tant de choses dont j'étais incapable : l'humilité, la charité, le pardon, la prière, l'espérance... Je ne pouvais pas vivre ces biens. Mais mon père italien, inspiré par la grâce du Seigneur, m'a tirée de la mort.

Je voudrais louer sans fin le Seigneur pour le père qu'il m'a donné. Car je le sais maintenant : toute paternité vient au fond de Lui !

Je voudrais remercier sans fin don Francesco de m'avoir accompagnée, jour après jour, durant mon année en Italie. Toujours, il restera mon père spirituel. «Car, dans le Christ, vous pourriez avoir dix-mille guides, vous n'avez pas plusieurs pères : par l'annonce de l'Évangile, c'est moi qui vous ai donné la vie dans le Christ Jésus» (1 Co 4,15).

J'aurai sans doute encore mille pédagogues en Jésus Christ. Mais une vérité demeure, une vérité que mon cœur n'oubliera jamais : mon père spirituel est Italien. (Et pour preuve, il mange tout le temps des pâtes et de la pizza.)

Que Dieu fasse briller toujours davantage le visage de sa paternité sur les prêtres de son Église ! ■

NOUVEAU LIVRE DE SR PIERRE ANNE MANDATO



Sœur Pierre-Anne Mandato propose quelques vitamines pour nourrir le cœur. Ce livre est en vente au coût de **25 \$** au profit des soins palliatifs **Oasis de Paix** de l'Hôpital Marie-Clarac. Vous pouvez vous le procurer en communiquant à la **Fondation de l'Hôpital Marie-Clarac** au **(514) 321-8800 poste 305**.



Faites nous confiance pour tous vos projets d'impressions.

Visitez notre site achat en ligne à :
shop.stampa.ca

445, avenue Marconi
Québec (Québec) G1N 4A7

☎ 418 681-0284
✉ 418 681-1178

www.stampa.ca
info@stampa.ca



VILLA NOTRE-DAME

Résidence pour personnes âgées autonomes et semi-autonomes

- ✦ **Formule tout inclus dans le loyer**
Repas • Soins • Aide domestique • Sécurité
- ✦ **Services de pastorale**
Prêtres résidents • Messe quotidienne • Chapelet
• Adoration
- ✦ **Abordable, accessible à tous**
• 99 unités (chambres et studios)



*Bienvenue aux prêtres,
religieux et religieuses!*

POUR PLUS DE RENSEIGNEMENTS
819 326-3482
30 rue Laurier, Ste-Agathe-des-Monts
villanotredame.ca



spiritours

voyages
de ressourcement

Titulaire d'un permis du Québec



FRANCE

« Suivons Marguerite Bourgeoys
et autres saints franco-québécois »
22 au 29 avril 2020

ISRAËL & JORDANIE

« Au pays de la Bible »
15 au 27 avril 2020

HONGRIE

Congrès eucharistique International
10 au 22 septembre 2020

TURQUIE « Sur les pas de
saint Paul et des premiers chrétiens »
12 au 29 mai 2020

LIBAN « Le pays de Canaan »
7 au 17 mai 2020



Une partie des profits
sont investis pour les
plus démunis à travers
l'économie de communion.

CONTACTEZ-NOUS POUR NOTRE BROCHURE GRATUITE
Sans frais : 1-844-485-7965 • www.spiritours.com

L'ÉQUIPE DU VERBE VIT
D'AMOUR,
D'EAU FRAÎCHE...
ET DE

café

Le Verbe témoigne
de l'espérance chrétienne
dans l'espace médiatique
en conjuguant foi catholique
et culture contemporaine.

**Soutenez notre mission
en offrant l'équivalent
du prix d'un café par jour !**

le-verbe.com/abonnements-et-dons

418 908-3438

UNE RAISON D'ESPÉRER

Au cours de l'automne, les éditions Novalis feront paraître *Demain l'Église: Lettres aux catholiques qui veulent espérer*, un ouvrage collectif auquel quelques collaborateurs réguliers du *Verbe* (Brigitte Bédard, Alex La Salle, le chroniqueur à *On n'est pas du monde* Sébastien Gendron et Antoine Malenfant) ont participé. L'auteur propose ici un complément à la réponse fournie dans ledit ouvrage.

Pour trouver une raison d'espérer, il faut regarder «au-delà des étoiles» (André Frossard), au-delà du monde créé, au-delà des frontières de notre univers, qui ressemble à un cimetière où des nuées de vies fragiles et éphémères viennent péniblement naître et expirer, par vagues successives¹.

Ces créatures, qui évoluent durant toute leur vie dans le voisinage du néant, n'en sortent momentanément, semble-t-il, que pour y retourner aussitôt, après avoir fait quelques tours de manège cosmique, pendant lesquels la nausée le dispute à l'ivresse, la terreur à l'émerveillement.

Ce n'est pas à elles que nous demanderons une raison d'espérer, ni à une quelconque réalité naturelle ou artificielle, soumise à terme à la même désagrégation inévitable.

LE SOCLE DE L'ESPÉRANCE

Pour donner un socle à l'espérance, il faut regarder au-delà de la contingence et de la vanité des choses ; il faut faire une petite promenade en dehors de l'espace et du temps.

Chrétiennement parlant, cela veut dire prier, c'est-à-dire contempler Dieu depuis cette hauteur immatérielle qui s'appelle l'âme humaine. Seule la contemplation nous donnera une raison valable d'espérer ; seule elle nous

1. Je reprends l'image à L.-F. Céline, qui écrivait dans *Voyage au bout de la nuit* (1932) : «Et depuis tant de siècles qu'on peut regarder nos animaux naître, peiner et crever devant nous sans qu'il leur soit arrivé à eux non plus jamais rien d'extraordinaire que de reprendre sans cesse la même insipide faillite où tant d'autres animaux l'avaient laissée. Nous aurions pourtant dû comprendre ce qui se passait. Des vagues incessantes d'êtres inutiles viennent du fond des âges mourir tout le temps devant nous, et cependant on reste là, à espérer des choses... Même pas bon à penser la mort, qu'on est.»



ouvrira les yeux sur l'existence d'un « autre monde » (André Frossard, encore). Par elle, nous verrons, à travers la limpide éclipse du temps, que Dieu existe, que Dieu *est*.

Que Dieu *est* : je ne me lasserai jamais de dire et d'écrire ces mots, qui sont les plus subversifs et les plus libérateurs que l'on puisse prononcer dans l'Occident désaxé d'aujourd'hui.

Il n'est besoin que d'entrer dans la certitude rationnelle que Dieu *est*, dans la connaissance vécue de qui est le Dieu qui *est*, dans la contemplation constante et aimante de Celui qui *est*, pour que tout obstacle intérieur ou extérieur à l'espérance s'effondre. Oui, Dieu *est*, et cela devrait nous suffire comme raison d'espérer. Si cela ne nous suffit pas, il y a lieu de nous interroger sur la qualité de notre prière. Sur sa quantité aussi, car, en la matière, la qualité est fonction de la quantité, ainsi qu'aime à le rappeler le prédicateur Richard Borgman.

En effet, comme toute chose un peu sérieuse ici-bas, par exemple l'art, la prière est affaire d'apprentissage, de discipline, d'effort, d'oblation. Ainsi, de même qu'il faut beaucoup s'adonner à l'art pour laisser à notre âme une chance de se donner dans l'œuvre, de même il faut beaucoup s'adonner à l'art de la prière pour donner une chance à l'âme de se livrer à Dieu (ce qui donne à Dieu la liberté de s'avancer vers nous et de dévoiler à son tour les secrets de son cœur).

LA PLUS PROFONDE ASPIRATION

Il faut beaucoup se donner, au début de notre vie de prière, pour que la prière devienne une habitude. Et par la suite, au jour le jour, il faut se donner fidèlement, autant que l'exige notre appel, pour que chaque habitude qui donne forme à notre vie devienne à son tour une prière.

L'habitude de la prière conduisant à la prière de l'habitude, quoi que nous fassions, que ce soit boire ou manger

« [La vertu d'espérance] est aussi aidée par le don de science, qui nous montre le vide des choses créées et par là nous fait désirer Dieu et compter sur Lui. »

– Réginald Garrigou-Lagrange, o.p.

(cf. 1 Co 10,31), notre vie dira notre désir de Dieu et notre espérance du Royaume.

« La prière – dans sa forme originelle de requête – n'est rien d'autre que le discours de celui qui espère », écrit le philosophe allemand Josef Pieper dans *De l'espérance* (*Über die Hoffnung*, 1935).

Ainsi, quand tout le concret et le charnel de notre condition s'organise en fonction de l'aspiration humaine la plus profonde (qui a quelque chose à voir avec ce « dur désir de durer » dont parlait Éluard) ; quand la plupart des petits gestes du quotidien s'ordonnent en fonction de l'accomplissement des plus grandes choses (cultiver nos amitiés, vivre notre vocation, éduquer nos enfants, etc.) ; quand l'accomplissement de ces grandes choses est compris et vécu comme une façon de marcher humblement avec et vers notre Dieu dans l'espoir de toujours mieux le connaître, l'aimer et le servir (lui qui est le cœur en fusion d'une planète, celle de l'être, dont le monde créé n'est que l'écorce), alors c'est toute notre existence qui est en tension vers le Ciel, toute notre existence qui « parle » du désir de Dieu, toute notre existence qui est « le discours de celui qui espère ». ■



UN OUTIL DE POCHE POUR ÉVANGÉLISER PARTOUT

Talitha Lemoine
redaction@le-verbe.com

Est-ce qu'on vous a déjà demandé en quoi vous croyez et que vous ne saviez trop quoi répondre?

Si vous êtes un abonné régulier du *Verbe*, vous avez reçu avec ce numéro un petit livret intitulé *La relation ultime*. Ce cadeau, offert par CCO Mission-campus, est un outil d'évangélisation à toujours garder à portée de la main, au cas où une occasion de témoignage se présenterait au travail, à l'école, au resto, à la plage ou dans un party de famille. Il pourra alors vous aider à communiquer facilement le message de l'Évangile de façon claire, simple et personnelle à quelqu'un que vous sentez ouvert à commencer ou à recommencer une relation avec Dieu.

Zackary Bradley, étudiant à l'Université Concordia de Montréal, s'est souvent servi de ce livret lors d'une mission au Cameroun l'an passé. Par exemple, alors qu'il était dans une soirée pour jeunes organisée par

la paroisse près de l'Université de Dschang, il a eu le courage de partager *La relation ultime* avec un jeune nommé Alex. Alex semblait réservé et timide, incertain d'avoir fait le bon choix de venir à l'église ce soir-là. En lisant le message de l'Évangile présenté dans le livret, Alex s'est ouvert à Zackary et lui a partagé qu'il vivait des défis par rapport à sa foi. Il se sentait souvent découragé du peu d'intérêt des gens pour la foi et souhaitait que plus de jeunes puissent eux aussi goûter un jour à l'amour de Dieu.

Après qu'Alex a accueilli le message de l'Évangile, prié et renoué sa relation avec Dieu à l'aide du livret, Zackary l'a invité à penser à trois personnes avec qui il pourrait à son tour partager *La relation ultime*. Alex a été très ému à l'idée que l'Esprit Saint pourrait se servir de lui pour en amener d'autres à connaître Jésus. Et voilà comment Zackary a aidé Alex, d'un disciple qu'il était, à devenir un missionnaire!

Il y a tant d'occasions de témoigner de sa foi. Il faut juste demeurer attentif et faire preuve d'un peu d'audace. Un conseil: invoquez toujours l'Esprit Saint avant, pendant et après avoir partagé *La relation ultime*, car c'est toujours lui qui fait le plus gros du travail! Pour commander des exemplaires ou en découvrir davantage sur l'évangélisation dans les universités canadiennes, visitez www.cco.ca.

DE PIEUSES CHAUSSETTES

James Langlois
james-langlois@le-verbe.com

La piété catholique investit désormais tous les aspects de la mode et du style de vie: après le baume à barbe à odeur de chrême et les agendas monastiques (voir la rubrique

«Avant-garde», dans le magazine *Le Verbe* de cet automne), il est maintenant possible de se sanctifier les pieds avec de magnifiques bas au visage de vos saints préférés!

Sock Religious est une petite entreprise fondée par un couple catholique d'Indianapolis dont le mari cherchait désespérément à faire convenir ses chaussettes avec la fête ou l'évènement spécial du jour.

Faites donc concurrence aux chaussettes extravagantes de Justin Trudeau et achetez-vous une paire de bas religieux pour apporter la foi dans votre lieu de travail. Il est aussi possible de les acheter en grande quantité pour les activités de financement de votre paroisse. Modèles pour enfant également offerts.

sockreligious.com



CAVERNE D'ALI BABA POUR CATHOS

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Quelques rares anagnostes et livre-vores catholiques sont déjà au courant qu'existe, à Saint-Romuald (Lévis), une véritable caverne d'Ali Baba. Des milliers de livres usagés – religieux et philosophiques – y sont entreposés, classés et vendus par le frère Fernand Blanchet.

Avis à tous ceux qui veulent mettre à jour leur bibliothèque de vies de saints ou se plonger dans les grands classiques de la littérature pieuse ! Un petit coup de fil au frère Blanchet suffit avant de vous rendre sur le terrain du Juvénat Notre-Dame-du-Saint-Laurent, où se situe le secret le mieux gardé des bibliophiles cathos.

Les fonds recueillis sont destinés à l'organisme Secours-Missions, une initiative des Frères de l'instruction chrétienne, qui travaille en santé, en éducation et en développement dans plusieurs pays du Sud.

Secours-Missions
20, rue du Juvénat
Lévis (Québec) G6W 7X2
mauricestlaurent@yahoo.com
418 839-0291

AMEN À L'IMPÉRATIF IMPARFAIT

Marie-Jeanne Fontaine
redaction@le-verbe.com

Ils sont six, jeunes adultes, attachants, comme tout le monde et... tous cathos, ou presque. Ils nous font rire ou sourciller. *AMEN!*, la nouvelle série Web catholique, débarque en ville, ou plutôt sur nos écrans.

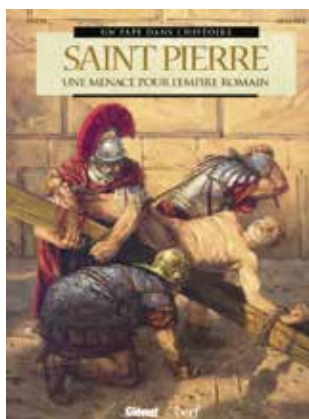
Des capsules comiques, cocasses, un brin ironiques, à saveur

délicieusement humaine. Le tout mettant en lumière les anecdotes et petites histoires compliquées qui arrivent inévitablement à tout bon chrétien dans ce bain d'amis, de collègues et de voisins de caisse à l'épicerie... Ou de banc d'église ! Rien de tel pour dédramatiser les «chicanes de clochers». Le tout signé par le réalisateur Pierre Leviandier et de jeunes acteurs qui, malgré un «p'tit» accent de différence et quelques particularismes à leur sauce bien française, nous remettent devant nos belles imperfections... et nos drôles de manies !

Catho, pas catho, Français, pas Français, la bonne nouvelle, c'est que le Bon Dieu nous aime tous. À cela, nous ne pouvons que rendre grâce pour l'authenticité de nos tempéraments et lâcher un bon gros «Amen!»

LA PAPAUTÉ EN BÉDÉ

James Langlois
james-langlois@le-verbe.com



Mettre des papes en bandes dessinées ? C'est le pari qu'ont fait deux maisons d'édition françaises, Glénat et Le Cerf.

L'expertise en phylactère de la première et le savoir historico-religieux de la seconde ont donné naissance à une collection baptisée «Un pape dans l'histoire». Bénéficiant des

conseils théologiques d'un frère dominicain, l'équipe s'est également dotée d'un spécialiste en histoire religieuse et politique, le journaliste et auteur Bernard Lecomte.

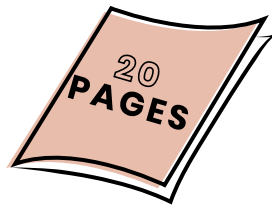
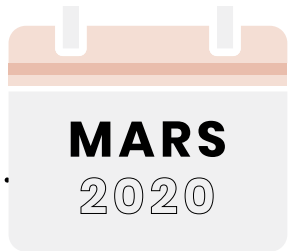
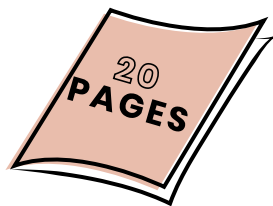
L'objectif avoué de cette collection est de «redécouvrir l'Histoire du monde occidental, à travers le prisme des grands papes». C'est dire comment l'Église, à travers ses 2000 ans d'existence, a été au cœur de tous les grands événements. Les albums sont d'ailleurs recommandés par la célèbre revue *Historia*.

La maison Glénat travaille de manière habituelle en multiauteurs : plusieurs scénaristes et dessinateurs sont invités à œuvrer pour différentes parutions d'une même collection, ce qui assure une diversité autant dans le fond que dans la forme. Cette discontinuité dans la production amène cependant son versant négatif, à savoir une inégalité dans le style et la qualité de chaque partie.

En effet, ce déséquilibre est bien tangible dans les deux premiers numéros portant sur saint Pierre et saint Léon le Grand. Alors qu'on est élevé dans une méditation tout évangélique avec l'apôtre, le second numéro, bien qu'édifiant à sa manière, accorde trop de place aux informations historiques et sociopolitiques.

Chaque album se clôt en proposant au lecteur, en complément, un minidossier documentaire sur les différents aspects historiques abordés dans le scénario, en plus d'un glossaire de personnages, de lieux et un lexique. Bref, une collection qui ne fait pas que nous renseigner, mais qui nous fait aussi aimer et découvrir la vie de ces pontifes, dont plusieurs sont canonisés.

www.glenat.com/bd/collections/un-pape-dans-lhistoire



Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Le Verbe médias est financé à 98 % par les dons de lecteurs comme vous. Nous remettons des reçus de charité. Visitez le-verbe.com pour faire un don ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféry, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Antoine Malenfant et Simon Lessard.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Alexander King, Denis Saint-Maurice - prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE • Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF • Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT • James Langlois

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS • Noémie Brassard

RESPONSABLE DE L'INNOVATION • Simon Lessard

ADJOINTE ADMINISTRATIVE • Libéra Houenagnon

RÉVISEUR • Robert Charbonneau

GRAPHISTE • Judith Renaud



Le Verbe médias est imprimé chez Solisco.
Port payé à Montréal, imprimé au Canada

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)



Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Textes bibliques reproduits avec l'autorisation de l'AELF – aelf.org.

Les photos des pages 5, 17, 22, 26, 34, 58, et 72 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

LE VERBE MÉDIAS

enregistrement : 13687 8220 RR 0001

1073, boul. René-Lévesque Ouest

Québec (Québec) G1S 4R5

Tél. : 418 908-3438

info@le-verbe.com

www.le-verbe.com

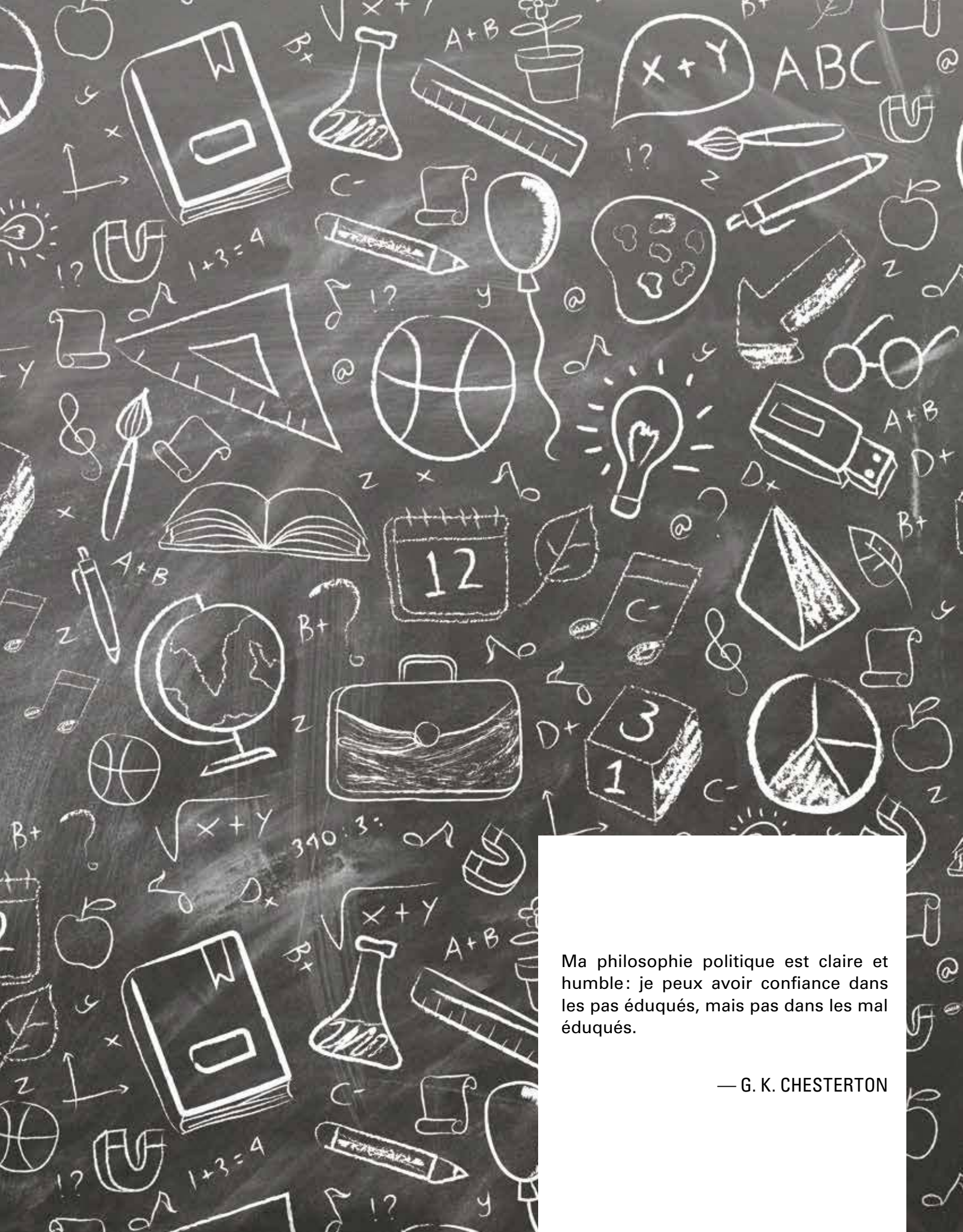


PAGE COUVERTURE
Photo de Maxime Boisvert

L'ÉQUIPE DU VERBE PRÉSENTE...



Tous les lundis
9 h à Radio VM
17 h à Radio Galilée



Ma philosophie politique est claire et humble: je peux avoir confiance dans les pas éduqués, mais pas dans les mal éduqués.

— G. K. CHESTERTON

A close-up photograph of two boxers in a ring. The boxer on the left is wearing a red headgear and a black glove with a yellow star and the words 'FIGHT MONKEY'. The boxer on the right is wearing a red headgear and a black glove. The background is a blurred crowd of spectators.

**IL Y A PLUS DE JOIE À DONNER
QU'À RECEVOIR.**

**FRAPPEZ UN GRAND COUP.
DONNEZ VOTRE EXEMPLAIRE AU SUIVANT.**

le-verbe.com